

128. F. g.

LA BELLE

# ÉCAILLÈNE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR M. GABRIEL,

REPRÉSENTÉ A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,

( DIRECTION DE M. BERNARD-LÉON. ) LE 27 SEPTEMBRE 1836.

---

PRIX : 3 FRANCS.

---



Paris.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS,  
A CÔTÉ DE CHEVET.

\*\*\*\*

1836.

132461-B

## PERSONNAGES.

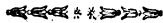


ROBERT, pompier.  
ARTHUR DE GALBY.  
Lord GALBY, oncle d'Arthur.  
ALFRED DE LOWENDAL, ami d'Arthur.  
SAVIN, pompier, camarade de Robert.  
FRANÇOIS, garçon marchand de vin.  
WILLIAMS, valet-de-chambre de lord Galby.  
DENISE, écaillère.  
M<sup>me</sup> RABILLOT, sa tante.  
JULIE, marchande d'oranges.  
Un Pompier.  
Un Garçon de Restaurant.  
Un Commissionnaire.  
Deux Pompiers.  
Valets de lord Galby.  
Invités des deux sexes.  
Voisins et Voisines.

## ACTEURS.



MM. LHÉRIE.  
EUGÈNE.  
PRADIER.  
PÉCHENA.  
ARMANT.  
RAYMOND.  
FONBONNE.  
M<sup>me</sup> NONGARET.  
CHEZA.  
PAULINE.



*La Scène se passe à Paris.*

---

LA  
**BELLE ÉCAILLÈRE,**

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

---

**ACTE PREMIER.**

Une place publique. — A droite, un restaurant. — A gauche, un marchand de vin. — Devant le restaurant, l'établissement d'une écaillère avec des cloyères en étalage. Un cabas tressé en paille, suspendu au-dessus d'une grande chaise.

\*\*\*\*\*

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**M<sup>me</sup> RABILLOT, FRANÇOIS.**

*FRANÇOIS, sortant de sa boutique.*

C'est bon, c'est bon ; vous v'là servis, qu'est-ce que vous avez à dire ?... Si on les écoutait, il faudrait leur donner du Bordeaux-Lafite à douze sous le litre.

**M<sup>me</sup> RABILLOT.**

A qui en as-tu donc, François ?

**FRANÇOIS.**

A deux pratiques qui ne sont jamais contentes !.. Dites donc, madame Rabillot, oùs'qu'est donc notre belle écaillère à c' matin ?

**M<sup>me</sup> RABILLOT.**

Dam !... elle se repose un peu, et c'est bien juste...

**FRANÇOIS, avec intérêt.**

Est-ce qu'elle serait malade, tante Rabillot ?

**M<sup>me</sup> RABILLOT.**

Malade !... oh ! bien, oui... elle s' porte comme le Pont-au-Change... C'est du solide, je m'en vante, quoique ça ne soit que ma nièce... mais quand on travaille tout le jour, et que la nuit on se repose en dansant... comme on n'est pas de fer... tu comprends, Fanfan !...

**FRANÇOIS.**

Oui, je comprends... Mademoiselle Denise aime trop le plaisir, tante Rabillot.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

D'abord, le plaisir... c'est de son âge... Ma nièce plaît généralement à tout le monde; on la recherche, j'en suis toute fière... Elle a la vogue, quoi!... comme Fanchon la Vielleuse, qui a fait fortune avant la révolution... Si Denise voulait, il lui en arriverait autant... car plus d'un grand seigneur la trouve de son goût.

FRANÇOIS.

Je crois bien!... elle serait du goût de tout le monde; et moi, qui vous parle, si j'avais un magot à lui offrir, je lui dirais : Voulez-vous de moi ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Dam! mon garçon... il serait un peu tard pour te présenter... Si tu veux aller à la mairie, tu liras, derrière le petit grillage : Il y a promesse de mariage entre Robert, dit le Déluge, pompier... et Denise Rabillot, dite la belle Écaillère.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que vous me dites-là?... ça serait vrai, tante Rabillot!.. mademoiselle Denise va se marier?... (*A part.*) Et moi qui lui ai fait ma déclaration hier soir... pourvu que ma lettre ne tombe pas entre les mains du pompier...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Oui, mon garçon... Robert, dit le Déluge... à cause de son ardeur à la pompe... et dit le joli Pompier... à cause de son physique... épouse ma nièce... La belle couple que ça va faire!...

*Air : Adieu, je vous fais, bois charmans.*

On cherch'rait long-temps aujourd'hui  
Pour trouver mieux que ma Denise,  
Et l' civil n'a rien comme lui;  
En le r'gardant on s'humanise.  
Il est mieux qu' tous nos jeun's troupiers,  
Elle a les plus gentill's manières;  
Bref, c'est l'Adonis des pompiers,  
Et la Vénus des écaillères!

FRANÇOIS.

Oui, mais prenez-y garde, tante Rabillot... le joli pompier sera volage comme tous les beaux hommes... Avec moi, votre nièce n'aurait pas à craindre ce malheur là!...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Denise fixera son mari par un physique correspondant.

FRANÇOIS.

C'est possible... Mais Robert est querelleur et bien emporté...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Il est maître en fait d'armes... Gare à qui s'y frotte!... J'l'aime-t'y quand il donne des leçons à ma nièce!.. Tiens, le v'là qui arrive par ici.

FRANÇOIS.

C'est vrai que c'est lui, et je m'en sauve... (*Répondant comme si on l'appelait.*) Voilà! voilà!... — Vous voyez, tante Rabillot, on n'a pas un instant à soi... Ah! qu'il est dur d'être garçon de cave, quand une femme vous monte la tête!... (*A part.*) C'est drôle, je ne puis plus sentir un pompier... Voilà! voilà!...

(*Il entre dans le cabaret.*)

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> RABILLOT, seule.

Cachons bien à Robert que Denise est allée cette nuit au bal... Elle n'y a fait aucun mal, cette pauvre enfant, elle était avec sa cousine et son cousin... Mais Robert est si jaloux!..

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> RABILLOT, SAVIN, en costume de pompier, petit uniforme.

SAVIN.

Bonjour, la tante Rabillot.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tiens! c'est vous, monsieur Savin?... je croyais voir venir Robert...

SAVIN.

Et vous ne vous trompiez pas, le v'là qui vient; il s'est arrêté un moment à deux pas d'ici; il a rencontré un ami.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

J'étais étonnée de ne l'avoir pas encore aperçu à ce matin.

SAVIN.

Chut!... il sort de la salle de police.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Encore!... c'est bien gentil.

SAVIN, remontant la scène.

Arrive donc, farceur!...

SCENE IV.

M<sup>me</sup> RABILLOT, SAVIN, ROBERT, *aussi en petit uniforme ; il porte ses fleurets à la main.*

ROBERT.

*Air : Tyrolienne de Guillaume Tell.*

Voici venir l'enfant ailé,  
Eh ! eh ! eh ! eh !  
Le sergent a tourné la clé,  
Et Cupidon s'est envolé.  
Mamans, gardez vos fillettes,  
Et vous, maris de ces quartiers,  
Enfermez bien vos poulettes,  
Voici le coq des pompiers !  
Il était cet amour  
En cage à double tour...  
Mais... voici venir l'enfant ailé,  
Eh ! eh ! eh ! eh !  
Le sergent a tourné la clé,  
Et Cupidon s'est envolé.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Est-il joli garçon, ce monstre-là !

ROBERT.

Toujours, tante Rabillot... Où donc est ma charmante Denise ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Elle est allée à Cancale, rue Mandar, chercher ses huitres ; je garde sa place en attendant.

ROBERT.

Suis-je maladroit d'aller me faire mettre à la salle de police, quand j'avais promis à Denise de la mener au bal de l'Élysée... Pauvre Denise !... a-t-elle dû être vexée !.. Mais me v'là, et ce soir nous réparerons le temps perdu...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Vous sortez de la salle de police ?

SAVIN.

Oui, on l'avait mis aux arrêts forcés... parce qu'il s'était cogné avec un camarade... et, ce matin, il y a rendez-vous sous l'Arche-Marion... pour se rafraîchir d'un coup de briquet... avec le battu, qui n'est pas encore content.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Comment, Robert... vous allez encore vous battre?... Ah! si ma nièce savait ça...

ROBERT.

C'est pour elle que je me suis disputé hier... On avait l'air de me mécaniser sur mon sentiment, et je n'ai pas pu y tenir... Elle doit savoir qu'un militaire est susceptible d'un coup de sabre à toutes les heures de la journée.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Robert... Robert... vous êtes trop vif... Ça finirait mal si je ne comptais pas sur Denise pour vous fixer.

ROBERT.

Denise, tante Rabillot... c'est ma seule passion... après l'honneur militaire... Je me ferais tuer pour elle!... Mais si elle me trompait!... Quant à moi, si je cours un peu avant le mariage, c'est pour rester de planton après dans mon intérieur conjugal.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Si on allait vous donner un mauvais coup à c' matin, Robert... ma nièce ne s'en consolerait pas.

ROBERT.

Je le crois... Votre nièce sait ce que je vau... et moi je sais rendre justice à ses qualités physiques et morales ..

UN GARÇON, sortant du restaurant.

Allons, l'écaillère, allons, une douzaine d'huitres.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Voilà, voilà!... Et Denise qui n'arrive pas... Je m'en vas ouvrir pour elle.

(Elle va à l'étalage de Denise.)

ROBERT.

Elle se fait bien attendre aujourd'hui, mon adorée!...

SAVIN.

Comment! vrai, ton amour pour l'écaillère est toujours aussi fort?

ROBERT.

C'est comme une pompe aspirante; il me dessèche le cœur.

SAVIN, souriant.

Robert, on ne m'en fait pas accroire... j'ai dix ans de service...

ROBERT.

Je te dis, Savin, qu'elle ne peut plus se passer de me voir; mais, malheureusement, il y a d'autres femmes qui s'enflamment pour moi, et, en bon pompier, je dois mon secours à tout ce qui brûle...

Air : *Au p'tit point du jour.*

Favoni d'Cypris,

Voilà l'histoire de ma vie :  
Faublas et Pâris,  
Almaviva, Mars et Daphnis,  
Lov'lace, Adonis,  
Tous les dieux d' la Mythologie  
Ont fait, sur ma foi,  
Moins de malheureuses que moi.

D'un air égrillard,  
A fille ou femm' jeune et jolie,  
Quand j' lance un regard,  
C'est vraiment un pétard  
Qui part.  
S'il atteint un cœur,  
C'est un malheur ;  
Car l'incendie  
Fait de ces  
Progrès  
Qu'un pompier n'arrête jamais.

Dans un rendez-vous  
Je sais fair' tout's les pantomimes,  
Tomber à genoux,  
Pleurer et me montrer jaloux...  
Je l'dis sans passion :  
S'il fallait compter les victimes  
De ma séduction,  
J' n'en pourrais pas fair' l'addition.

Généreux et grand,  
J' laiss' au troupier la cuisinière  
Et la bonn' d'enfant..  
Qui m' dégoûtrait du sentiment.  
Dans chaque quartier,  
C'est près d'un' belle boutiquière  
Qu'un sapeur-pompier  
Cherche à cueillir plus d'un laurier.

J'aime à fair' ma cour  
Chez un' sensible épicière ;  
Là j' prends chaque jour  
Un p'tit verr' de parfait-amour.  
Si dans mon réseau  
Je vous pince une boulangère ;



Friand god'lureau,  
Je n' mang' plus que du pain d' gruau.

Mes airs agaçans  
Devaient captiver un' mercièrè ;  
Chez elle long-tems  
J' trouvai bon de m' donner des gants.  
Quartier d' l'Opéra ,  
Chez un' belle limonadière  
J'ai pris du gloria  
Pendant trois mois... et cætera.

Mais j' rêve souvent  
A des conquêtes moins vulgaires ;  
Cupidon me rend  
De plus en plus entreprenant.  
Puisqu'on voit sans r'grets  
Des rois épouser des bergères ,  
Je crois que j' pourrais  
Prendre un' grand' dam' dans mes  
Filets !

Oui, j'en ai l' pouvoir ,  
Plus tard j'espère en fair' parade ;  
Plein d'un doux espoir ,  
J'essayai mes forc's l'autre soir...  
Et j'ai vu l' moment  
Où, sans respect pour son grade ,  
J'allumais vraiment  
La femme de not' commandant !...

Favori d' Cypris ,  
Voilà l'histoire de ma vie :  
Faublas et Pâris ,  
Almaviva , Mars et Daphnis ,  
Lov'lace, Adonis ,  
Tous les dicux d' la Mythologie  
Ont fait, sur ma foi ,  
Moins de malheureuses que moi.

M<sup>me</sup> RABILLOT, *revenant*.  
Les v'là ouvertes ces huitres.

ROBERT.

Bravo! la grosse maman... je vas pourtant avoir une tante  
tournéc comme ça... ça rend joliment glorieux un neveu.

*L'Ecaillère.*

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Est-il aimable cet homme-là !.. je l'aurais idolâtré dans mon temps !

SAVIN.

Mais dis donc, Robert... voilà bientôt l'heure du rendez-vous des braves...

ROBERT.

J'entre un instant chez le père Fontaine, le marchand de vin, commander le déjeuner, pour nous restaurer après l'affaire. — Surtout, tante Rabillot, pas un mot à Denise sur un combat si puéril.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tiens... est-ce que je voudrais la périr, cette fille!.. ce n'est que ma nièce, je m'en vante... mais je l'aime tant!..

SAVIN.

Moi, je retourne un instant au quartier; je serai dans un quart-d'heure sous l'arche Marion. *(Il sort.)*

ROBERT.

Je compte sur toi... songe que les amis n'attendent pas... A tantôt, madame Rabillot... adieu, la mère des Grâces ! au revoir la tante des Amours !... *(Il entre chez le marchand de vin.)*

## SCENE V.

M<sup>me</sup> RABILLOT, seule.

Ah ! les hommes, les hommes... ça se monte-t-il la tête facilement !.. pour la plus petite chose, les v'là qui se mettent en garde ; heureusement que les trois quarts reviennent bien portans... Ah ! enfin, voilà Denise... je suis bien aise de pouvoir lui parler maternellement... quoiqu'elle ne soit que ma nièce, j'ai des droits sur elle et les ferai valoir au besoin...

*(Denise entre suivie d'un commissionnaire qui porte plusieurs cloyères d'huîtres sur des crochets, et les dépose près du restaurant.)*

## SCENE VI.

M<sup>me</sup> RABILLOT, DENISE.

*(Elle a une robe de belle indienne et elle est coiffée avec un madras. Son tablier de toile bise est relevé sur un côté.)*

DENISE.

Air : *Dans ce modeste et simple asile. ( le Chalet. )*

Tout Paris connaît l'écaillère

Dont on vant' le p'tit air coquet ;  
Bien des galans cherch'nt à lui plaire ,  
Mais c'est Robert seul qui lui plaît...  
Et j' dis qu' celui-là n'est pas laid !  
Plus d'un gentil seigneur ,  
Séducteur ,  
Viènt m' proposer son cœur ,  
Et parler d' son ardeur ! (bis.)  
Mais à son langage  
Je réponds : c'est dommage  
Que l'on chant' tout ça ,  
Tra la la la , la la la la la ,  
Dans tous les airs de l'Opéra !

Le dimanche à la Grand'-Chaumière ,  
Mon amant pour moi s' met en frais...  
Et mon cœur bat d'un' bell' manière  
Aussitôt qu' j'entends les archets...  
Nous prenons tout d' snit' quinz' cachets.  
Quand je suis à walsen ,  
A danser ,  
Rien ne peut me lasser ,  
Je voudrais r'commencer... (bis.)  
Si d'être écaillère  
Souvent je suis fière ,  
Je changerais ce bonheur là ,  
Tra la la la , la la la la la ,  
Pour étr' danseuse à l'Opéra.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Comme tu arrives tard, Denise!.. tu sais bien pourtant que j'ai laissé ma boutique toute seule à la Halle.

DENISE.

J'étais si fatiguée!.. ça y paraît-il ce matin?..

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Non... non!.. et tu es encore plus fraîche que de coutume...

DENISE.

C'est ce qu'ils m'ont dit toute la nuit à ce bal où je me suis tant amusée...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tais-toi... tais-toi, Robert est là... et il ne faut pas qu'il sache... lui qui a passé la nuit à la salle de police, il ne serait pas content.

DENISE.

Dam!.. ce n'est pas ma faute s'il se fait mettre en prison... pourquoi est-il si mauvaise tête?..

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Prends bien garde, Denise, qu'il ne te voie causer avec ce jeune mylord qui depuis quelques jours vient au restaurant pour te voir...

DENISE.

Vous croyez que c'est pour moi ?..

M<sup>me</sup> RABILLOT.

J'en suis sûre... je m'y connais... je ne t'en fais pas de reproches... c'est bien naturel... Fanchon la Vielleuse a bien fait tourner la tête à un marquis avant la révolution... tu pourrais bien captiver un mylord... mais tu t'es promise à Robert, et s'il te surprenait avec cet Anglais, il arriverait quelque malheur.

DENISE.

Tiens! je ne fais pas de mal. (*A part*) Si elle savait qu'il est venu au bal de l'Elisée...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Et puis, vois-tu, mon enfant, ces connaissances-là ne mènent à rien; si tu ne veux pas qu'on jase, il faut lui dire que t'as des précautions à prendre...

DENISE, *réfléchissant.*

Oui, ma tante.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Que tu ne peux plus lui parler.

DENISE, *même jeu.*

Oui, ma tante.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Que ça te compromettrait.

DENISE.

Oui, ma tante.

M<sup>me</sup> RABILLOT

A la bonne heure... adieu, ma fille... à tantôt...

DENISE.

A tantôt, ma tante. (*Madame Rabillot sort.*)

## SCENE VII.

DENISE, *seule.*

Venir pour moi dans un bal du peuple!.. lui... si poli... si riche!.. Il mériterait bien que je lui rende la pareille... au bal de son oncle... dont il m'a tant parlé toute la nuit... Oh! mais je n'ose pas... si Robert apprenait... et pourtant quand ce jeune homme me pressait dans ses bras... en walsant... j'étais si troublée... à présent il me semble que j'ai rêvé tout ce qu'il m'a dit.

## SCÈNE VIII.

DENISE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *à part.*

Ah! voilà la belle écaillère... je vas profiter de l'occasion pour lui parler de la lettre que j'ai mise hier dans son cabas... Oh! voilà le pompier qui sort... attendons qu'il soit parti...

*(Il s'éloigne un instant.)*

## SCÈNE IX.

DENISE, ROBERT.

DENISE, *à part.*

Robert!.. Allons, allons, chassons toutes ces idées-là.

ROBERT, *d la cantonnade.*

Vous entendez... du vin à seize pour arroser le volatil... et quatre couverts avec serviettes, dans le petit cabinet de l'entre-sol... — Ah! voilà l'objet qui me correspond pour le cœur... Bonjour, ma charmante.

DENISE.

Bonjour, Robert.

ROBERT.

Combien j'ai des excuses à vous faire pour avoir manqué hier à l'appel du plaisir!.. mais ce soir je suis sous le joug de la beauté : de sept à onze, vous pouvez me mener où vous voudrez.

DENISE.

Je compte sur vous.

ROBERT.

Vous!.. chère amie, vous ne vous décidez donc pas à me *tu-toyere*?

DENISE.

Le jour des noccs, je dirai toi gros comme le poing... Ah! vous avez là vos fleurets... est-ce que vous voulez me donner encore une leçon?

ROBERT.

Plus tard, après dîner... Grâce à moi, vous faites tous les jours des progrès... ça n'est pas étonnant, je suis élève de Grisier... Ça peut vous servir, qui sait!

DENISE.

Je fais ce que tu veux.

ROBERT.

Vous avez dit *tu*... ah! le coup m'est sensible, Denise, attendez au moins que je puisse parer la botte.

DENISE.

Dites donc, hier, je vous ai touché!

ROBERT.

Avec vous, je n'en rougis pas; j'ai reçu le coup droit au cœur.

DENISE.

Vous m'aviez promis de m'apprendre une botte secrète.

ROBERT.

Vous en portez plus d'une de bottes secrètes, quand je vous donne le bras dans un bal.

DENISE, *riant.*

C'est possible, mais celles-là ne font pas mourir.

ROBERT.

Elles détériorent peu à peu un individu.

DENISE.

J'ai tant de plaisir à vous donner le bras, à danser avec vous...  
(*Elle lui donne le bras et le câline.*) Nous faisons tant de jaloux...  
n'est-ce pas, Robert?

ROBERT.

On envie notre bonheur, ma Denise... (*A part.*) Heureusement qu'elle ignore toutes les conquêtes que je fais.

DENISE.

C'est que je vous aime depuis long-temps, voyez-vous... (*A part.*) S'il savait que ce jeune mylord...

ROBERT.

*Air de Joconde.*

Je connais votre tendresse,  
Pour vous je suis plus qu'un roi;  
Vous m'aimez avec ivresse,  
Vous ne vivez que pour moi.  
J' suis content d' votre constance,  
Elle est vive et sans détour;  
Mais pour votre récompense  
Je vous rends amour pour amour,  
Je vous rends, etc., etc.

*Même air.*

DENISE, *d part.*

J'aime qu'on me trouve belle!

ROBERT, *de même.*

J'aime à paraître charmant!

DENISE, *même jeu.*

J'ai bien peur d'être infidèle...

ROBERT, *de même.*

J'ai bien peur d'être inconstant.

ENSEMBLE.

( *En se regardant bien tendrement.* )

O divine sympathie  
D'un cœur tendre et sans détour !  
Tâchons ainsi pour la vie  
De nous rendre amour pour amour,  
Tâchons ainsi, etc.

ROBERT.

A bientôt la noce !

DENISE.

A bientôt, Robert.

ROBERT.

Tous les amis seront là, la main au casque, au moment où  
l'épouse adorée marchera à l'autel... ( *Ici François paraît.* )

FRANÇOIS, *à part.*

Ah ! le voilà encore !...

ROBERT.

Air : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Quand la mariée entrera dans l'église ,  
C'est un pompier qui lui tendra la main ;  
Pour êtr' galant auprès de ma Denise ,  
Je veux aussi des pompiers au festin ;  
C'est un pompier qui boira l' premier verre  
Du bon p'tit vin qui doit nous mettre en goût ,  
C'est un pompier qui prendra la jarr'tière...

FRANÇOIS, *à part.*

Diabl' de pompiers, ils veul'nt donc prendre tout !

ROBERT.

Au revoir, chère amie de mon âme !.. ( *Il lui baise la main. À part.* ) L'honneur m'appelle sous l'arche Marion ; oublions pour quelques instans l'amour et toutes ses voluptés. ( *Il sort.* )

SCENE X.

DENISE, FRANÇOISE, *sur sa porte.*

DENISE, *à elle-même.*

Non, je ne puis me le dissimuler, quelque chose m'entraîne vers Robert... mais pourtant, quand j'aperçois M. Arthur, je fais bien des réflexions.

FRANÇOIS, *s'approchant.*

V'là le quart-d'heure désiré... hum ! hum !..

DENISE, *à part.*

Ah !... voilà ce garçon du marchand de vin .. qui s'avise aussi de m'écrire... si je montrais sa lettre à Robert, M. François passerait un mauvais quart-d'heure... mais je suis bonne fille, et je ne veux la mort de personne... (*Elle va à sa place.*)

FRANÇOIS, *s'approchant.*

Pardon... belle écaillère... de mon cœur... car vous l'avez captivé ce tendre cœur... avez-vous jeté les yeux sur le poulet ?

DENISE.

Quel poulet ?

FRANÇOIS.

Un tout petit poulet... que j'avais eu la témérité de mettre hier dans votre cabas... avec une déclaration d'amour dedans...

DENISE.

Dans le panier ?

FRANÇOIS.

Non, dans la lettre... Je vous peignais ma passion naissante, et je vous offrais...

DENISE.

Je n'ai pas vu de lettre...

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas vu de lettre !.. je l'ai pourtant mise dans le cabas ; à preuve qu'il y avait dedans trois pruneaux et cinq écrevisses...

DENISE.

Dans la lettre ?..

FRANÇOIS.

Non... dans le cabas...

DENISE, *à part.*

Ce pauvre garçon !..

FRANÇOIS.

Enfin, mamzelle Denise... si la lettre est égarée... ma passion est toujours là pour vous dire...

UN GARÇON DU RESTAURANT, *accourant.*

Mamzelle Denise... on demande des huitres comme s'il en pleuvait : trois douzaines au premier, huit douzaines dans la



grande salle... (*A part, en regardant au fond.*) Ah! dites donc, voilà ce jeune mylord, vous savez?...

DENISE, *se retournant et voyant arriver Arthur avec Alfred.*  
Monsieur Arthur... il n'est pas seul... (*Elle reprend l'air.*)

Tout Paris connaît l'écaillère  
Dont on vant' le p'tit air coquet...

(*Elle se met à ouvrir des huitres en tournant quelquefois la tête.*)

FRANÇOIS, *d part.*  
C'est dommage, j'étais lancé... Ah! voilà les Anglais qui en comptent à Denise... je vais avoir l'œil sur eux... (*Il rentre.*)

## SCENE XI.

ARTHUR, ALFRED.

ALFRED.

C'est donc ici que respire ta belle écaillère?

ARTHUR.

Oui... la voilà dans l'exercice de ses fonctions... parlons bas.

(*En ce moment Denise se retourne.*)

ALFRED, *la regardant.*

Ah! qu'elle est bien!.. elle est vraiment digne de sa renommée... mais je présume que lord Galby ne songe pas à faire partager sa couronne de comte à cette reine de la halle...

ARTHUR.

Plus bas... je t'en prie, Alfred... plus bas... ne me fais pas repentir de t'avoir amené ici...

(*Pendant la scène, Denise ouvre des huitres et va et vient.*)

ALFRED, *plus bas.*

Tu sais que tu peux compter sur ma discrétion et mon amitié; mais pour l'honneur de notre Angleterre, il faut que tu gagnes ton pari...

ARTHUR.

Ah!... je me suis engagé bien témérairement... Denise est aussi sage que jolie, et pour triompher de ses scrupules, il ne me reste qu'un seul jour.

ALFRED.

Comment ce défi s'est-il donc engagé?

ARTHUR.

Ah! c'est une de ces mille imprudences que nous fait faire à Paris le vin de Champagne, à nous autres Anglais... Il y a trois jours, en dînant ici, avec nos amis et le comte de Walbelle...

*L'Ecaillère.*

ce jeune Français si avantageux... on parla de notre belle écail-  
lère... de sa vertu... et la tête échauffée par les fumées d'un vin  
qui pétillait encore dans mon verre, je pariai qu'elle ne résis-  
terait pas à un Anglais...

ALFRED.

Tout cela me semble assez raisonnable... seulement le délai  
me paraît un peu court.

ARTHUR.

Oui, cela tient de la folie... trois jours! c'est à peine si l'on  
aurait le temps de triompher d'une dame de notre grand  
monde... et Denise est une vertu...

ALFRED.

Oh! une vertu...

ARTHUR.

Je ne plaisante pas... c'est l'opinion de tout le quartier...  
(*Souriant.*) Tu vois que j'ai pris des renseignements... Encore si  
je n'avais engagé que de l'argent, mais Actéon, mon joli cou-  
reur arabe, qui va comme le vent... demain à midi, il appar-  
tiendra à ce fat de Walbelle, si Denise échappe à mes filets.

ALFRED.

A te dire vrai, ton coureur me semble un peu aventuré...  
car enfin tu ne me parais pas trop avancé près de la belle...

ARTHUR.

Elle m'écoute cependant... elle m'écoute avec attention...  
avec plaisir même... La nuit dernière, dans un bal populaire où  
je l'ai suivie sous un déguisement...

ALFRED.

Ah!... tu m'en diras tant...

ARTHUR.

Enfin, je vais tenter un coup des plus hardis... et d'une ori-  
ginalité...

ALFRED.

Lequel?..

ARTHUR.

Tu sais que cette nuit, lord Galby, mon oncle, donne un bal  
travesti à sa brillante société... c'est là que je veux conduire  
Denise... c'est là que je veux l'éblouir, l'étourdir et gagner mon  
pari...

ALFRED.

Denise chez ton oncle, le plus fier de nos grands seigneurs!

ARTHUR.

Tu penses bien que ce sera à son insu...

ALFRED.

Et tu espères le tromper, lui qui se croit le plus fin diplomate  
de la Grande-Bretagne... et qui place toujours si malheureuse-  
ment son mot favori : J'en étais sûr!

ARTHUR, *vient.*

Ah ! ah ! mon oncle ne m'inquiète guère... d'ailleurs, il recevra tant de monde à son bal, que Denise y sera perdue dans la foule.

ALFRED.

Et tu espères la décider à s'y rendre ?

ARTHUR.

Oui ; et, si elle y vient, Actéon me restera.

ALFRED.

Je devine ton plan... Tes appartemens près de la salle du bal... un petit escalier dérobé... le son des instrumens... l'éclat des lumières... le punch... en voilà plus qu'il ne faut pour tourner la tête d'une écaillère.

ARTHUR.

Silence !... la voici...

## SCENE XII.

LES MÊMES, DENISE.

DENISE, *d la cantonnade.*

Je vous dis qu'elles sont fraîches, moi ! (*Elle jette avec humeur, sous son étalage, des coquilles d'huîtres qu'elle a dans son tablier.*) fraîches comme de la rosée... (*A elle-même.*) Mon dieu ! mon dieu !... que c'est vexant de rencontrer comme ça des gens exigeans !...

ARTHUR.

Vous paraissez bien irritée, belle Denise...

DENISE.

C'est vrai, aussi... on ne sait comment les contenter... Les uns veulent comme ci, les autres veulent comme ça... et moi, qui presque toujours ne veux ni comme ça, ni comme ci... je dis qu'il y a des momens où c' qu'il vaudrait mieux être duchesse ou milady, que d'être écaillère dans ce Paris.

ARTHUR, *bas, d Alfred.*

Sa colère vient bien à propos... Va faire servir le déjeuner... je marche sur tes pas.

ALFRED.

J'entends.

(*Il sort.*)

## SCENE XIII.

ARTHUR, DENISE.

ARTHUR.

Voici le moment de vous répéter ce que je vous disais cette nuit au bal... l'état que vous faites n'est pas digne de vous.

DENISE.

Pourquoi?... Quand on a fait son apprentissage au Rocher de Cancale, on peut briller à la place Cambrai.

ARTHUR.

C'est fort bien ; mais il ne tiendrait qu'à vous d'être une duchesse... une milady...

DENISE, *souriant.*

Eh! mais, vous n'êtes pas le premier qui m'avez dit cela.

ARTHUR.

Je le conçois... tout le monde, en vous voyant, doit avoir la même pensée... chacun, en vous parlant, doit tenir le même langage... mais personne, autant que moi, n'a ressenti le pouvoir de vos charmes...

DENISE.

Êtes-vous séducteur, monsieur Arthur... et m'en avez-vous dit la nuit dernière à ce bal!.. Par bonheur, personne ne s'est douté que ce malin, qui dansait toujours avec moi, était un riche mylord... Si je voulais vous croire, pourtant!... Heureusement, j'ai des principes... et puis j'en aime un autre... je dois vous le dire.

ARTHUR, *soupirant.*

Cet autre... est un heureux mortel, Denise...

DENISE.

C'est un bon garçon... pas si aimable que vous, j'en conviens... mais il me va, Robert!... et j'ai promis de l'épouser.

ARTHUR.

Avec lui, vous resterez toujours à cette place...

DENISE, *soupirant.*

Ah!... c'est vrai...

ARTHUR, *avec une intention marquée.*

Il ne tiendrait qu'à vous, Denise... Mais, à propos de cela, je vous ai parlé du bal de mon oncle... ce sera le plus beau de la saison... un bal travesti, les toilettes les plus élégantes... des salons éclairés par mille bougies... un orchestre composé des meilleurs musiciens de Paris...

DENISE.

Oui... ce doit être superbe!... il me semble que j'y suis... que je danse vis-à-vis de belles dames, dans de beaux salons, au premier...

ARTHUR.

Vous y serez quand vous le voudrez.

DENISE.

Laissez donc, je ne peux pas aller dans un bal sans être invitée.

ARTHUR.

Je vous invite, moi...

DENISE.

Vous, je le crois bien... mais le bourgeois... votre oncle?..

ARTHUR.

Voici une invitation de sa part.

DENISE.

Une invitation à moi... à une écaillère!.. vous voulez rire...

ARTHUR.

Ce qui vous paraît si étrange, ma belle Denise, est un usage de notre Angleterre... les plus grands seigneurs s'y conforment ; et, pour captiver l'affection du peuple, ils invitent à leurs fêtes des gens des conditions les plus modestes.

DENISE.

Allons donc!..

*Air du Carnaval.*

Avec plaisir bien que je vous écoute,  
Je ne crois pas à toutes vos raisons ;  
Dans les hôtels on nous reçoit sans doute  
A l'antichambre, et non dans les salons ;  
Et cependant, sans vouloir être fière,  
J'ai vu souvent descendr' d'un beau landau  
Plus d'une dame à qui, foi d'écaillère,  
J'aurais bien pu r'passer mon p'tit couleau. (bis.)

ARTHUR.

Sur ce point, je pense comme vous, et, à ma prière, mon oncle vous envoie cette invitation. (*Denise la prend.*)

(*La lettre est écrite sur papier rose.*)

## SCENE XIV.

LES MÊMES, FRANÇOIS, paraissant vivement sur la porte du cabaret.

FRANÇOIS, *d part.*

Ah! il lui a remis une lettre.

DENISE, *bas, d Arthur.*

Parlez bas... on nous écoute... C'est bien aimable à monsieur votre oncle; mais je ne peux pas en profiter... je vais ce soir danser à l'Élysée, avec Robert : c'est une partie arrêtée.

ARTHUR, *d part.*

Qu'entends-je!

FRANÇOIS, *d part.*

Je ne sais pas ce qu'il lui dit; mais j'ai vu la lettre, j'aver-

tirai le pompier ; il assommera l'Anglais, c'est sûr... Je m'en vas la guetter à travers les carreaux. *(Il sort.)*

ARTHUR.

Eh quoi ! Denise, vous pouvez donner la préférence à monsieur Robert... sur moi qui vous aime tant...

DENISE, *se retournant, et ne voyant plus François.*

Il le faut... c'est mon prétendu... Reprenez cette lettre... ça me fait bien du chagrin de vous la rendre... Il y a si long-temps que je voulais voir un bal du grand monde... Il n'y faut plus penser.

ARTHUR.

Cruelle !... Non, je ne reprendrai pas cette invitation.

DENISE.

Monsieur Arthur, je vous en prie...

ARTHUR.

Vous réfléchirez ; et, à dix heures, ma voiture sera à la porte de votre tante.

DENISE.

Monsieur Arthur!...

ARTHUR.

Adieu, chère Denise ; je compte bientôt vous revoir.

*(Il entre dans le restaurant.)*

## SCÈNE XV.

DENISE, *seule.*

Chère Denise ! . . qu'il est aimable !... Quel singulier usage en Angleterre d'inviter 'comme ça toutes les classes de la société !.. Aiment-ils le peuple, ces bons Anglais !.. La voilà, cette invitation... comme elle sent bon... et que je suis heureuse de savoir lire ! *(Elle épelle.)* « M, y, my, l, o, r, d, lord, mylord, G, a, l, Gal, b, y, by, milord Galby. » — Tiens, je sais lire l'anglais. — « V, o, u, s, vous, vous prie... de l, u, i, lui, faire... l'honneur de venir... passer... la soirée... dans son hôtel. » — C'est donc bien vrai... Que je suis contente !...

Air : *Galop de Gustave.*

Déjà j'entends  
Les instrumens,  
A danser il faut que j'm'apprête.  
Quels beaux salons  
Et quels violons !  
Ça me donne des frissons.

De tous côtés  
J'vois des beautés  
Qui vienn'nt assister à c'te fête ;  
On vient m'offrir  
De m'rafrâchir ,  
C'est à mourir  
De plaisir !

Pour bien danser ,  
Ou pour valser ,  
Ils prennent tous leurs places ;  
Moi , j'ris tout bas  
D' mon embarras ;  
Je m' vois dans tout's les glaces .  
Faut galopper  
Avant l' souper ,  
Un jeune anglais m'invite ;  
Momens bien doux ,  
Loin des jaloux ,  
Que la nuit passe vite!...

( *Changeant de ton.* )

Oui , mais le lendemain  
On apprend tout de bon matin ,  
Et tous les cancans vont leur train ;  
Que ne dit-on pas à c'te halle!...  
Mamzell' va sans efforts ,  
Et sans éprouver de remords ,  
Danser , valser chez les milords ,  
En v'là-t-il un fameux scandale!...

( *Parlant.* ) Ils en disent , ils en inventent à faire frémir celle qui aurait queuqu' chose à se reprocher ; mais , moi , c'est différent , je me moque de tout ça ; je n'en ferai toujours qu'à ma tête...

*Reprise.*

Déjà j'entends  
Les instrumens ,  
Etc. , etc.

Mais tout cela ne doit pas arriver... J'ai promis à Robert , et je dois tenir ma promesse... D'ailleurs je ne suis pas fâchée d'avoir ce prétexte pour refuser ce jeune Anglais.

( *Elle va mettre l'invitation d'Arthur dans son sac de paille , qui est suspendu à son étalage.* )

SCENE XVI.

DENISE, ROBERT, SAVIN, et DEUX AUTRES POMPIERS; *ils se tiennent bras dessus bras dessous tous les quatre.*

TOUS LES QUATRE.

Air :

Vivent les pompiers,  
Ce sont des troupiers  
Qui pour la valeur  
Ont bien leur valeur !

ROBERT.

A table, maintenant, car l'honneur est satisfait.

SAVIN.

Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort... Je m'en doutais... j'ai dix ans de service.

ROBERT, *se retournant.*

A propos, Denise... mon adorable amie... vous me voyez dans la désolation la plus grande... je vais porter un coup mortel à votre cœur de jeune fille... amoureuse de la danse et du plaisir... Il faudra vous coucher, comme la nuit dernière... attendu que je ne peux pas vous conduire danser avant vingt-quatre heures... C'est fait pour moi !

DENISE.

Ah ! mon dieu !.. et pourquoi ?

ROBERT.

Ne m'en parlez pas, c'est comme un sort... Je suis d'un service supplémentaire... avec Savin et six hommes de la compagnie... Nous allons chez un richard, qui a demandé un poste de sûreté au commandant.

DENISE.

Ah ! mon dieu, mon dieu !.. comme c'est contrariant !..

ROBERT.

Oui... mais vous êtes incorporée dans le militaire, Denise... et vous devez connaître la consigne... Si le pompier a ses instans de plaisirs, il a ses quarts-d'heures d'enfoncement.

Air : *Le Troubadour à son amie.*

Quand le service le réclame,  
Être fidèle au commandement,  
S'appivoiser avec la flamme  
Quand l' feu prend dans un bâtiment,  
Y porter des secours lestement ;



Avec la même sympathie,  
Monter éteindre un incendie,  
Chez l'ouvrier comm' chez l' banquier,  
Hé! hé!

Au sixième comme au premier,  
Voilà (*ter.*) les devoirs du pompier,  
Voilà, ( 4 fois. )  
Voilà les devoirs du pompier!

*Deuxième couplet.*

Passer gaiment tout's ses soirées,  
Trinquer avec de vrais amis,  
Jouir de ses grandes entrées  
Sur tous les théâtr's de Paris,  
En faire souvent ses profits,  
S' placer à la premièr' coulisse,  
Entendr' les cancans d' chaque actrice  
Qui cause avec le jeun' premier,  
Hé! hé!

Et voir autr' chose sans rien payer...  
Voilà (*ter.*) les plaisirs du pompier,  
Voilà, ( 4 fois. )  
Voilà les plaisirs du pompier!

Et c'est des plaisirs bien *vives!*

FRANÇOIS, *paraissant.*

Vous êtes servis, pompiers.

SAVIN.

Alors... allons pomper... historiquement parlant.

*Reprise d'ensemble.*

Vivent les pompiers,  
Etc., etc.

( *Ils entrent chez le marchand de vin.* )

SCENE XVII.

DENISE, *seule.*

Comme ça se trouve, pourtant!.. Robert qui ne peut pas me conduire au bal... et cette invitation pour y aller... Mais si ce jeune homme voulait me tromper... si, par une ruse... Oh! non!.. c'est impossible... il est si bon... et il paraît tant m'aimer!..

*L'Ecaillère.*

SCENE XVIII.

DENISE, ARTHUR, ALFRED.

ARTHUR, *vivement, en allant à elle.*

Eh bien ! Denise... puis-je compter sur vous ?

DENISE, *bas, avec crainte.*

Allez-vous-en... allez-vous-en... Robert est là.

ARTHUR.

Je veux avoir votre réponse... Faut-il que ma voiture ?..

DENISE, *bien bas.*

A dix heures !..

SCENE XIX.

LES MÊMES, ROBERT, SAVIN, FRANÇOIS.

ROBERT, *sur la porte du marchand de vin.*

Qu'est-ce que tu dis donc là, François ?

FRANÇOIS, *à part.*

Tenez... tenez... les v'là encore ensemble.

DENISE, *se retournant, bas, à Arthur.*

Robert !.. il a tout entendu.

ARTHUR, *bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut.*) Mademoiselle, ne nous oubliez pas, je vous prie... deux cents douzaines d'huitres, pour sept heures, à l'hôtel de Galby... sept heures... entendez-vous ?

(*Il sort avec Alfred.*)

DENISE, *tremblante.*

Ça suffit, monsieur... on ira.

SCENE XX.

DENISE, ROBERT, SAVIN, FRANÇOIS.

ROBERT, *s'avançant.*

Non !.. non !.. vous n'irez pas !

DENISE.

Tiens ! est-ce que vous voulez m'empêcher de faire mon état ?

ROBERT.

Denise, approchez.

DENISE.

Qu'est-ce que vous me voulez, mon ami ?

FRANÇOIS, *bas, à Savin.*

Oh!.. est-elle cauteleuse!..

ROBERT.

Denise... regardez-moi bien, là!..

DENISE.

Je ne fais que ça toute la journée.

ROBERT.

N'éludons pas la question... Regardez-moi, Denise.

DENISE.

Eh bien! après?

ROBERT.

Vous rougissez... fiancée du pompier... vous êtes donc coupable?

DENISE.

Coupable!.. et de quoi?

ROBERT.

Que faisait ici... ce tourterceau?

DENISE.

Il me faisait une commande.

ROBERT.

Possible!.. mais il vous a remis un billet doux.

DENISE, *à part.*

On l'a vu!

ROBERT.

Et vous allez m'en faire part à l'instant... sans balancer et sans tour de main.

DENISE.

Je n'ai pas reçu de billet doux.

FRANÇOIS, *à part.*

Est-elle menteuse... hein!.. l'est-elle!..

ROBERT.

Denise, n'espérez pas m'abuser... L'amour est aveugle... mais ça ne l'empêche pas d'y voir.

DENISE.

Quelquefois il voit tout de travers.

ROBERT.

Ce jeune mirliflor vous a donné une lettre... il faut me la remettre franche de port, pas plus tard que tout de suite.

DENISE.

Si vous avez perdu la tête... cherchez-la.

ROBERT.

Denise, je veux bien croire que vous n'avez pas l'intention de me supplanter... je n'ai pas le profil d'un amant qu'on trompe... Mais un homme a osé vous écrire, et je veux lui porter moi-même la réponse... au bout d'une lame.

SAVIN.

C'est légitime !

DENISE.

Mais quand je vous dis que je n'ai pas reçu de lettre.

ROBERT.

Je suis sûr du contraire.

DENISE, *pleurant.*

Ah ! mon dieu, mon dieu !.. peut-on traiter une pauvre fille comme ça !.. Ah ! je suis bien malheureuse...

ROBERT.

Oh ! vous avez beau pleurnicher, je suis fait à l'eau comme au feu... (*d'une voix forte.*) Donnez-moi ce poulet, ou sinon...

DENISE, *changeant de ton et faisant un geste.*

Vous oseriez ?.. Ne m'approchez pas... ou je fais assembler tout le quartier.

ROBERT.

Tout le quartier ! ça me va... Je lâcherai le grand mot devant tout le monde : on vous a vue recevoir cette lettre...

DENISE.

On m'a vue !.. qui ?

ROBERT.

Qui ?.. qui ?.. François !

FRANÇOIS.

Moi !.. (*bas.*) Vous aviez promis de me garder l'anonyme, pompier...

SAVIN, *d part.*

Ne crains rien... c'est pour la chose.

ROBERT.

Et cette lettre... vous l'avez mise... dans votre panier...

(*Il montre le sac de paille attaché à la place de Denise.*)

DENISE.

Comment ! c'est M. François qui est venu vous dire... (*d part.*) Est-il sournois ce vilain rat de cave !.. Oh ! j'ai là de quoi me venger... (*haut.*) Puisqu'il vous l'a dit, je n'ai plus rien à répondre... Mais elle n'y est plus, cette lettre, dans mon cabas... Tenez, méchant... (*tirant une lettre de la poche de son tablier.*) la voilà. (*Elle donne la lettre à Robert. — François sourit d part.*)

ROBERT.

Donnez, méchante.

FRANÇOIS.

Quand je disais !..

SAVIN, *d part*

Voilà le pot aux roses au grand air.

ROBERT.

Je la tiens donc !.. Ah ! mon petit milord... (*Il ouvre la lettre.*) Elle sent un drôle de goût... on dirait qu'elle sent la

cire à cacheter des bouteilles. (*Il lit.*) Qu'est-ce que je vois donc là?.. (*Il lit haut.*) « Belle écaillère, plus je vous vois, plus « je vous adore... »

FRANÇOIS, *à part.*

Ah! mon dieu!.. c'est ma lettre.

(*Il veut s'éloigner, Savin le retient.*)

ROBERT, *lisant.*

« Et je vous fais l'offre de mon cœur et de main... qui vous « seront plus profitables que ceux de votre pompier, qui est un « coureur, un mauvais sujet, et qui, par parenthèse, en conte « à la bourgeoise de chez nous, avec laquelle j'ai l'honneur « d'être... FRANÇOIS, garçon de cave.» Ai-je bien lu? (*Se re-tournant vivement du côté de François.*) Comment, limaçon!.. c'é-tait toi qui voulais... Ah! par exemple, c'est par trop roman-tique, et je vas caresser tes ailes d'amour avec le plat de mon sabre... tu n'es pas digne d'autre chose... Prête-moi tes épaules.

FRANÇOIS.

Mais, pompier...

SAVIN.

Calomnier ainsi une jeunesse, une vertu!..

ROBERT.

Une femme idolâtrée!..

DENISE.

Je ne voulais pas le trahir, mais puisqu'il m'y a forcée...

ROBERT.

Accepte le plat, ou je pique de la pointe.

FRANÇOIS, *criant.*

Au secours!.. au secours!.. C'était un simple badinage, pompier .. Au secours!.. au secours!

*Air des Cheval-légers. (Pré aux Clercs.)*

ROBERT.

J'vas t' fair' payer ce badinage,  
Ça ne peut pas, crois-moi, s'passer ainsi,  
J'aurai raison de cet outrage,  
C'est l'honneur qui le veut ici.

DENISE, SAVIN.

*Ensemble.*

Robert n'entend pas l' badinage,  
Et c' pauvr' François s' croit devant l'ennemi;  
Je lui croyais plus de courage,  
Est-il permis d' trembler ainsi!

FRANÇOIS.

Pompier, c' n'était qu'un badinage,  
Je vous l' répète et je vous l' jure ici;  
N' prenez pas ça pour un outrage,  
Non, je n' suis pas votre ennemi.

— 50 —

SAVIN.

Robert, mon ami, calme-toi...

DENISE.

Oui, calme-toi.

FRANÇOIS.

Ah! sauvez-moi!

( Ici les voisins et les consommateurs du restaurant accourent de tous côtés. )

## SCENE XXI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> RABILLOT, GARÇONS ET CONSOMMATEURS, VOISINS  
ET VOISINES.

CHOEUR GÉNÉRAL.

ROBERT.

J' vas t' fair' payer ce badinage , etc.

DENISE, SAVIN.

Robert n'entend pas l' badinage , etc.

FRANÇOIS.

Pompier, c' n'était qu'un badinage , etc.

M<sup>me</sup> RABILLOT et LE CHOEUR.

D'où vienn'nt ces cris et ce tapage,  
Et pourquoi donc se disputer ainsi?

Vous fait's peur à tout l' voisinage,  
On dirait qu' l'enfer est ici.

M<sup>me</sup> RABILLOT, arrêtant Robert.

Robert, épargnez cet innocent.

ROBERT.

Laissez-moi corriger ce fabricant d'eau rougie.

SAVIN, de même.

Sois tranquille, il ne le fera plus.

ROBERT.

Laissez-moi châtier ce Ganimède de malheur.

DENISE, de même.

Je demande grâce pour lui.

ROBERT.

Vous, Denise!.. vous demandez une grâce!.. je dépose les armes... et devant tout un public qui m'écoute, le joli pompier adjure aux genoux de la belle écaillère sa défiance et ses soupçons.

DENISE.

Robert, je vous pardonne.

ROBERT.

C'est Mars aux pieds de Vénus, historiquement parlant...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Quel tableau touchant!

ROBERT.

Maintenant, Denise, je vous verrais causer avec un individu, je lui verrais même baiser cette jolie main blanche, que je n'en croirais plus mes yeux... Je jure ici à la face du ciel qu'il me faudrait les preuves les plus convaincantes...

DENISE.

C'est bon! rappelez-vous ça.

ROBERT.

Je le répète devant Savin... il me faudrait les preuves les plus convaincantes...

DENISE.

Et moi, Robert, je vous répète que vous pouvez compter sur ma fidélité.

SAVIN, *d part.*

Sa fidélité!.. J'ai dix ans de service.

ROBERT.

AIR : *La Danoise.* ( *La Chaise brisée de Musard.* )

Plus d'soupçons, plus d'ennui!

De la gaité sans ombrage.

( *à tous.* ) Au bal de mon mariage  
J' vous invit' dès aujourd'hui.

CHOEUR.

Plus d'soupçons, plus d'ennui, etc.

ROBERT.

( *à Denise.* ) Dimanche à la Chaumière,  
Nous nous en donnerons,  
Et la journée entière  
Nous rirons  
Et nous danserons...

( *Ici François qui s'est approché de l'étalage de Denise, met la main dans le sac de paille, et en tire une lettre qu'il montre à part avec joie.* )

FRANÇOIS, *à part.*

Ah! la v'là c'te lettre!..

CHOEUR GÉNÉRAL.

Plus d'soupçons, plus d'ennui!

De la gaité sans ombrage.

Au bal de son mariage

Il nous invite aujourd'hui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un riche salon s'ouvrant sur une brillante galerie éclairée avec des lustres suspendus au plafond. Deux portes latérales vis-à-vis l'une de l'autre. A droite, au deuxième plan, une fenêtre avec un grand rideau-portière. Un divan près de la fenêtre.

\*\*\*\*\*

SCÈNE PREMIERE.

LORD GALBY, sur le divan; WILLIAMS, debout devant lui. Il porte la livrée avec aiguillettes. DEUX VALETS au fond.

L. GALBY, une lettre à la main.

J'en étais sûr!.. L'ambassadeur me manque de parole; il m'écrit qu'il est enrhumé. Il y a refroidissement entre la France et l'Angleterre... N'importe, faute d'un ambassadeur, mon bal ne manquera pas... (*Il se lève.*) Williams! que le souper soit servi à deux heures du matin... Veillez aux rafraichissemens; dites à David de ne laisser entrer personne sans une lettre d'invitation.

WILLIAMS.

Oui, mylord.

L. GALBY, à lui-même.

Cette salle de bal, que j'ai fait construire en vingt-quatre heures au bout de cette galerie, est d'une richesse très remarquable... (*Aux valets.*) Avez-vous pris toutes les précautions nécessaires contre le feu?

WILLIAMS.

Comme mylord l'a ordonné, j'ai demandé au commissaire du quartier une garde de pompiers; elle vient d'arriver.

L. GALBY.

Que ces braves gens ne manquent de rien.

WILLIAMS.

J'ai tout prévu, mylord.

L. GALBY.

C'est bien!.. Avez-vous porté mon invitation à l'Hôtel des Princes?



WILLIAMS.

Oui, mylord... Ces messieurs ne sont arrivés par la diligence de Strasbourg que ce matin; et, malgré la fatigue du voyage, ils viendront au bal de mylord... ils m'ont même chargé de leur louer des costumes... que voilà.

( Il montre un paquet qui est sur un fauteuil. )

L. GALBY.

Voyons, comment veulent-ils se travestir?.. *Il regarde les costumes.* en Turcs!.. en pachas!.. singulière idée!.. C'est chez mon neveu sans doute qu'ils prendront ces déguisemens... ils seront à ravir!.. C'est la première fois que ces deux jeunes Allemands viennent à Paris... on les dit fort gais et fort amusans. ( à Williams qui s'en va. ) Ah! Williams, encore un mot... Sir Arthur est-il rentré à l'hôtel?

WILLIAMS.

Je n'ai pas encore entendu sa voiture.

L. GALBY.

S'il rentre avant le bal, vous lui direz que son oncle désire lui parler.

WILLIAMS.

Il suffit, mylord.

( Il sort. )

## SCENE II.

LORD GALBY, s'asseyant.

Mylord Arthur de Galby, le fils d'un pair d'Angleterre, l'héritier d'une immense fortune, sérieusement épris d'une femme du peuple!.. Je ne puis le croire... je ne puis penser surtout, comme on a voulu me le faire entendre, qu'il songe à faire sa femme de cette jeune fille!.. et cependant notre Angleterre a vu tant de mésalliances de ce genre!.. Ce caprice contrarie en ce moment mes projets... Je rêvais un grand mariage pour sir Arthur avec la jeune veuve d'un lieutenant-général que je n'ai pas encore vue, dont tout le monde vante la grâce et l'esprit... Et la jeune comtesse, qui était allée passer le temps de son deuil dans ses terres de Normandie, est revenue, dit-on, à Paris plus belle et plus folle que jamais... J'en étais sûr, car c'est une Française dans toute l'étendue du mot... C'est pour la rapprocher d'Arthur que j'ai donné ce bal... j'espère que la comtesse de St-Ferrand lui fera sans peine oublier une conquête indigne de lui. ( Remontant la scène.. ) Mais, le voici...

L'Ecaillère.

SCENE III.

LORD GALBY, ARTHUR.

ARTHUR.

Mon cher oncle, je me rends à vos ordres.

L. GALBY.

Je m'étonnais, mon cher neveu, de ne pas vous avoir encore vu de la journée.

ARTHUR.

Les apprêts du bal pour ce soir, mylord, m'ont occupé toute la matinée... Nous allons avoir une assemblée très brillante et les plus beaux travestissemens : tous nos jeunes lords veulent prendre des costumes de moyen-âge ; la famille du conseiller Nadermann représentera le siècle de Louis XIV... Tout cela sera du meilleur goût.

L. GALBY.

Ces travestissemens sont à la mode.

ARTHUR.

Ah ! je tiens beaucoup à faire parler de cette soirée... Le croirez-vous, mon oncle, j'ai porté moi-même plusieurs de vos invitations ?

L. GALBY.

C'est bien ! c'est fort bien !.. On m'avait pourtant assuré que vous aviez passé la matinée auprès d'une belle écaillère dont on parle à Paris.

ARTHUR, *souriant*.

Ah ! vous savez...

L. GALBY.

Prenez garde, mon cher Arthur ; on tient à ce sujet des discours...

ARTHUR.

Mylord... Mais je n'ai pas besoin de vous répéter qu'Arthur de Galby sera toujours digne de son nom, de sa famille.

L. GALBY.

L'amour vous aveugle.

ARTHUR.

Non, mon oncle ; mais si vous saviez comme elle est jolie !.. Il est bien des dames invitées à votre soirée qui voudraient lui ressembler.

L. GALBY.

Même la jeune comtesse de Saint-Ferrand, peut-être ?..

ARTHUR.

Oh ! non, cette jeune veuve n'a rien à envier à personne...

pas même à Denise... Mais Denise, je puis vous l'attester, ne serait pas déplacée dans les plus hauts salons de Londres, et si je l'y présentais, personne ne devinerait en elle...

L. GALBY.

Ah! mon cher Arthur, où vous arrêterez-vous?..

ARTHUR.

Où l'honneur de notre maison me l'indiquera. Cependant nos plus riches seigneurs anglais ont donné maint exemple d'unions peu assorties... Lord Greem n'a-t-il pas épousé la nièce de son fermier!.. le comte d'Owandol ne s'est-il pas uni à une danseuse de l'opéra de Londres!.. et notre ambassadeur en Hollande... et vous même, mylord...

L. GALBY, *faisant un mouvement.*

Silence, monsieur!.. et souvenez-vous que l'époux d'une telle femme, fût-il le fils du roi d'Angleterre en personne, ne reparaitrait jamais dans l'hôtel de lord Galby. (*Il sort.*)

#### SCENE IV.

ARTHUR, *seul.*

Que dirait-il s'il savait que cette écaillère elle-même va venir ici?.. Le coup est hardi... mais c'est le seul espoir qui me restait... Non, non, certainement je n'ai pas le projet d'épouser Denise... Je l'aime avec passion... elle est si jolie, si piquante!.. mais dès que j'aurai gagné mon pari, et il faut à tout prix que je le gagne, j'irai oublier ma conquête en Angleterre, en Italie, où je pourrai... Et une nuit me reste à peine pour éblouir, pour séduire une femme dont la vertu est réelle, positive; je n'en saurais plus douter... Mais puisqu'elle a consenti à venir à ce bal, j'espère que l'attrait des plaisirs... La tête d'une femme tourne si facilement! (*Musique.—Rumeur dans les salons au fond.*) Voici l'heure... nos salons commencent à se remplir... Elle ne peut tarder à arriver.

#### SCENE V.

ARTHUR, ALFRED, INVITÉS, *avec des travestissemens élégans; ils se promènent dans la galerie du fond.*

ALFRED.

Ah! Arthur, je te cherchais.

ARTHUR, *empressé.*

C'est toi, Alfred!.. et Denise, que tu t'es chargé d'amener?..

ALFRED.

Elle est dans le petit salon d'entrée, et ne veut pas aller plus loin s'il faut qu'elle mette un masque.

ARTHUR.

Quel nouveau scrupule?..

ALFRED.

C'est peut-être coquetterie; mais elle prétend que si elle se masquait, on pourrait croire qu'elle est venue ici pour mal faire... c'est son expression.

ARTHUR.

Sans masque!.. mais si quelqu'un allait la reconnaître...

ALFRED, *riant*.

Excepté nous, la société de ton oncle connaît peu les écaillères.

ARTHUR, *riant*.

En effet!.. Charge-toi de lui donner la main.

ALFRED.

Mais sous quel nom l'introduirons-nous?

ARTHUR.

Attends... j'ai arrêté tout cela... la réussite est sûre... Si l'on demande son nom, tu feras annoncer la comtesse de St-Ferrand; mon oncle ne connaît pas cette jeune dame.. C'est d'autant mieux trouvé, que la comtesse ne doit pas venir; elle s'est donné une entorse au dernier bal des Tuileries... Nous verrons ce que va penser lord Galby de la jeune écaillère.

ALFRED.

La méprise sera charmante!.. Je vais chercher Denise.

ARTHUR.

Tiens, pour éviter toute fâcheuse rencontre, fais-la monter par le petit escalier dérobé... en voici la clé.

ALFRED.

Ah!.. oui... le petit escalier aux aventures.. vis-à-vis ta chambre. (*revenant.*) Et tu espères gagner ton pari?

ARTHUR.

Au point du jour, vous viendrez frapper à cette porte et vous verrez qui vous ouvrira...

ALFRED.

Heureux mortel!.. (*A part en sortant.*) Je crois qu'il se flatte...

ARTHUR, *seul un moment*.

Tout va à merveille! La jolie comtesse de Saint-Ferrand ne se doute guère qu'elle assistera ce soir au bal de mon oncle; car, je n'en saurais douter, lord Galby va rendre à notre belle écaillère tous les hommages dûs à la jeune veuve... Mais Denise que je vais tromper... ah! je suis riche, et je saurai assurer à jamais son bonheur... (*Musique.*) la voici!.. Le sort en est jeté.

SCENE VI.

ARTHUR, ALFRED, DENISE, *en riche costume de dame de la halle ; elle tient un masque à la main.*

ALFRED, *qui arrive le premier par la porte à gauche.*  
Avancez... avancez...

DENISE, *regardant autour d'elle.*  
Ah!.. comme c'est beau par ici!.. comme c'est superbe!..

ARTHUR.  
Chère Denise... pourquoi trembler ainsi ?

DENISE.  
C'est bien naturel... quand c'est la première fois qu'on va dans le beau monde...

ARTHUR, *à Alfred.*  
Elle est ravissante sous ce costume.

DENISE.  
En v'là-t-il des lustres et des bougies!.. quelle belle illumination!.. Laissez-moi regarder, laissez-moi tout voir, je vous en prie, M. Arthur... et tous ces déguisemens galonnés en or et en argent, et toutes ces dames... est-ce que j'oserai jamais danser avec elles... avec des comtesses... avec des baronnes!..

ARTHUR.  
Si vous osez! je l'espère bien.

DENISE.  
Elles vont toutes me regarder en riant ; elles vont se moquer de moi...

ARTHUR.  
Non, Denise, elles vous regarderont pour vous admirer, pour applaudir à tous vos charmes. — Avant peu, vous allez tourner toutes les têtes...

DENISE.  
Entrons vite dans la salle de bal... maintenant je suis impatiente de me mettre en place... Voyez... je ne tremble plus...

ARTHUR, *bas.*  
Denise!.. moi qui voulais vous parler en particulier...

DENISE.  
Je ne suis pas venue ici pour parler, mais pour danser... pourtant, comme on peut faire les deux choses à la fois... vous me parlerez en dansant... et puis, vous savez que je ne dois pas rester long-temps... J'ai promis à ma tante de rentrer avant minuit... le bal de la rue des Martyrs, où elle me croit allée, finit à cette heure là.

ARTHUR.  
Quoi! vous partiriez aussitôt...

ALFRED, *à part.*

Voilà le pari de ce pauvre Arthur bien aventuré...

(*Musique du bal.*)

DENISE.

Tenez, tenez... voilà la contredanse qui commence...

Air : *Ah ! quel charmant pays.* ( Camargo. )

J' vais voir ce bal paré  
Que j'ai tant désiré ;  
J' vais voir ce bal paré  
Que j'ai tant désiré.

Bell's dam's élégantes,  
Brillantes,  
Qui fait's tant de jaloux,  
J' vais prendre modèl' sur vous.  
Chez Desnoyers, à la Courtille,  
Au P'tit-Moulin, au Grand-Vainqueur,  
Là, tous les dimanches je brille,  
Et je fais battre plus d'un cœur.  
Quand j'entre aujourd'hui dans l' grand monde,  
J'voudrais entendre dire à la ronde,  
Par tous les danseurs qui sont là :  
La belle fille que voilà !

J' vais voir ce bal paré  
Que j'ai tant désiré,  
Etc. , etc.

ARTHUR.

Denise, encore un instant.

DENISE.

Mais, venez donc, mylord... vous allez me faire mauquer la chaîne anglaise...

(*Elle le prend par la main, et ils sortent avec Alfred sur une musique vive et joyeuse.*)

## SCENE VII.

ROBERT, SAVIN.

(*Ils ont l'habit de la grande tenue et le casque en tête.*)

ROBERT, *arrivant furtivement par la porte qu'Alfred a laissée ouverte.*

Viens donc par ici... Pour être de planton, il n'est pas défendu de s'amuser...

SAVIN, *entrant avec précaution.*

Tiens !.. nous voilà quasi dans le bal des Anglais...

ROBERT.

Oui... entends-tu les crins-crins ?.. s'en donnent-ils, s'en donnent-ils, les goddems !..

SAVIN.

Et dire que ça danse comme des hommes naturels... comme toi zé moi...

ROBERT, *faisant un pas.*

Oh !.. quand je dis comme nous... je leur en souhaite... Tiens, Savin, regarde un peu ce pas de six sous... (*Il danse.*)

SAVIN.

Tu venx dire *si sol.*

ROBERT.

A présent on dit *six sous*... Tiens, regarde... (*Il danse.*)

SAVIN.

Et celui-là donc... (*Il danse.*) Tiens... tiens... en v'là des colouquintes... (*Il bat des entrechats.*)

ROBERT, *l'arrêtant.*

Finis donc... tu vas démolir le plancher... tu es léger comme une corniche qui tombe d'un sixième !. Tiens, viens-t'en dans le bal... je me sens tout en train pour les ronds de jambe.

SAVIN.

Dans le bal ?.. prends garde qu'on va nous y laisser...

ROBERT.

Nous serons censés surveiller le feu, et nous enflammerons peut-être quelque mylady anglaise... ça doit prendre comme des allumettes.

SAVIN.

Te voilà bien... avec tes idées dessus le sexe... tu ne changeras donc jamais ?

ROBERT.

Que veux-tu, Savin... je peux pas me corriger... Oh ! sexe enchanteur... j'ai beau me dire : Robert, mon ami, tu aimes Denise et Denise t'adore... tu lui dois fidélité, constance... Eh ! bien, non, mon vieux, une voix plus forte me dit là : Robert, joli pompier, mon ami, le ciel ne t'a pas créé pour une femme... mais pour toutes les femmes... Il faut suivre sa vocation... et si j'avais seulement un déguisement pour voltiger dans le bal... je serais homme à y faire un fier ravage.

(*Ici Savin examine les costumes qui sont sur le divan : ils se composent de deux grandes pelisses et de deux turbans grotesques.*)

SAVIN.

C'est un bal travesti... en voilà des costumes...

ROBERT.

C'est vrai, en voilà...

SAVIN.

Oui, mais il faut retourner au poste, le commandant n'aurait qu'à faire sa ronde... Tiens, c'est un habit de grand turc!

ROBERT.

Moi qui ai toujours rêvé que j'étais dans un sérail, entouré d'une foule de sultanes, et que je fumais du tabac qui sentait l'eau de Cologne.

SAVIN, *le poussant.*

Saïané farceur, va!.. mais viens-t'en, la consigne avant tout... allons, descendons... C'est dur pourtant, avec ça qu'il doit y avoir un souper.

ROBERT, *mettant un grand turban.*

C'est dommage, ça doit bien m'aller... un croissant en pierres fines; je dois être superbe là-dessous...

SAVIN.

Tu es beau comme la lune!

ROBERT.

Un pompier en grand turc! et la deuxième compagnie n'est pas là pour me présenter les armes... quelle invraisemblance!

SAVIN.

Silence! on vient.

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALFRED, *entrant vivement. Les deux pompiers qui l'aperçoivent se retirent sur le côté.*

ALFRED, *à lui-même.*

J'ai oublié la clé de cette porte, et notre belle peut nous échapper par là...

(*Il ferme la porte du petit escalier, prend la clé et sort sans voir les pompiers.*)

ROBERT.

Eh bien! le monsieur nous a fermé le passage...

SAVIN.

Merci! voilà les oiseaux dans la cage... Pour descendre, il faut traverser le bal, à présent.

ROBERT.

C'est juste, c'est ce que je voulais; je tâcherai, en passant, d'effleurer un cœur du bout de mon aile.

SAVIN.

Gros Cupidon, va!.. et Deuise qui te croit bien tranquille à ton poste...



ROBERT.

C'est vrai; cette pauvre Denise!.. elle dort maintenant du sommeil de l'innocence...

SAVIN.

Elle rêve peut-être à toi.

ROBERT.

Tu m'y fais penser... oui, elle doit rêver que je la presse sur mon cœur... ah! ah! ah! ces pauvres femmes!...

SAVIN.

Mais dis-moi donc, je n'oserai jamais traverser le bal en uniforme.

ROBERT.

Raison de plus pour prendre chacun un costume... Tiens, entends-tu, une gigue anglaise?..

*(L'orchestre exécute en sourdine l'air des couplets suivans.)*

SAVIN.

J'ai dix ans de service, je sais ce qui nous attend; nous allons pincer nos quinze jours de salle de police.

ROBERT.

C'est égal, il n'est pas défendu de s'amuser; c'est même ordonné par la charte de Cythère, et vive la charte!

ROBERT.

*Air du Vaudeville de Colalto.*

Au bal des Anglais,  
En bon drille  
Il faut que je brille!  
Au bal des Anglais  
Je suis sûr de faire mes frais.

J'invite un' beauté  
Pour faire ensembl' la chaîne anglaise;  
Sans difficulté  
Ell' devient ma propriété:  
La légèreté  
Que je montre la rend bien aise...  
Près d'un' milady  
Il faut être bien dégourdi.

ENSEMBLE.

Au bal des Anglais,  
Etc., etc.

*L'Ecaillère.*

6

*Deuxième Couplet.*

SAVIN.

Le souper vraiment  
Est une invention divine;  
Il est tout puissant,  
Et souvent j'y pense en dansant.  
Tolbecque est charmant,  
Mais j'aime mieux un' galantine;  
Au galop d' Musard  
Je préfère un filet d' canard !

ENSEMBLE.

Au bal des Anglais,  
Etc. , etc.

SAVIN.

Où allons-nous nous habiller ?

ROBERT.

Tiens !.. derrière ce rideau... c'est l'affaire d'une mi-minute...  
(*Ils prennent le paquet de costumes et passent derrière le rideau.*)

SCENE IX.

LORD GALBY, ALFRED; ROBERT et SAVIN *cachés et s'habillant  
derrière le rideau.*

L. GALBY, *entrant avec Alfred.*

Comment, M. Alfred... cette belle dame de la halle, qui  
danse avec Arthur et fait l'admiration du bal, serait ?...

ALFRED.

La jeune veuve elle-même.

L. GALBY.

J'en étais sûr !..

ALFRED.

Rien ne peut échapper à votre sagacité, mylord.

L. GALBY.

Rien.

ALFRED.

Oui... l'aimable comtesse de Saint-Ferrand, qui a pris ce  
costume pour mystifier un peu notre jeune étourdi et le faire  
rougir de ses vulgaires amours.

L. GALBY.

Je comprends... mais c'est une idée charmante, qui rendra peut-être sir Arthur à la raison... Je veux la remercier après la contredanse...

ALFRED, à part.

Diable!.. (*Haut.*) Elle veut garder l'incognito jusqu'à la fin du bal... elle m'avait proposé de m'associer à cette comédie en m'habillant en fort de la halle... pour la seconder... mais j'ai craint de fâcher ce pauvre Arthur, qui me paraît vivement épris de son écaillère...

L. GALBY.

C'est juste.

ROBERT, sortant sa tête de derrière le rideau.

Qu'est-ce qui parle d'écaillère? (*Apercevant lord Galby.*) Oh! un ancien!.. (*Il rentre sa tête.*)

ALFRED.

Eh! mais, je ne crois pas me tromper... il y a quelqu'un derrière ces rideaux... (*Il va les ouvrir, on voit les deux pompiers en robe de chambre turque et coiffés avec des turbans.*) Que font là ces deux superbes turcs?.. on dirait de deux enseignes de marchand de cigarres.

SAVIN, à Robert.

Nous v'là gentils!

ROBERT.

Tais-toi!

L. GALBY, riant.

Ah! ah! ah! attendez donc... oui... je reconnais les costumes... (*A Alfred.*) Est-ce que ce serait déjà les fils de mon banquier de Munich?.. plus de doute, ce sont eux...

SAVIN, à part, à Robert.

Oh! nous sommes perdus!

ROBERT.

Tais-toi donc!

ALFRED, riant.

Comment? c'est là mener Richebourg et mener Lingostaf, ces jeunes Allemands dont on parle tant?

ROBERT, à part.

Oh!.. la bonne idée!.. (*A Savin.*) Dis comme moi... (*Haut.*) Ya... ya, mener... ya, ya...

SAVIN.

Ya... ya, mener...

L. GALBY.

J'en étais sûr!.. Messieurs! soyez les bienvenus... on n'attendait plus que vous... je vous ai annoncé à tous nos amis, comme les plus aimables jeunes gens de l'Allemagne.

ROBERT.

Ya, menchr...

SAVIN.

Ya... ya, mener.

ALFRED.

Ah!.. charmant, d'honneur!.. On nous a dit que mener Richebourg surtout possédait plusieurs arts d'agrément... qu'il avait une voix délicieuse...

ROBERT.

Ya, mener.

SAVIN.

Ya, mener.

ALFRED.

Au dessert, après le souper, j'espère qu'il voudra bien nous faire entendre une chanson de son pays.

ROBERT.

Ya, mener.

SAVIN.

Ya, mener... (*Bas d Robert.*) Chante pour les enfoncer tout-à-fait.

ROBERT, *bas.*

Tu as raison... (*Haut.*) Che fous chanterai une chanson qui avre fait fureur à Munich... et che fais fous en donner un échantillon...

L. GALBY.

Comment, déjà! mais c'est délicieux!

ROBERT.

*Air allemand.*

( Paroles et Musique de M. LHÉRIE. )

Vils ton spatsiren (*bis.*)

Gehen

Prout! (*bis.*)

Tra, la, la, la, brout, erout,

Tra, la, la, la, la, klipf, kaf, chlaf.

Hou! hou! hou! hou!

Freitag,

Mittag

Freiiii... tag,

Prout!

*Deuxième Couplet.*

Jeh libe meine

Meiter  
Prout! (*bis.*)  
Ich libe meine  
Frater  
Prout! (*bis.*)  
Tra, la, la, la, la, la, brout, erout.  
Tra, la, la, la, la, la, klipf, kaf, chlaf.  
Hou! hou! hou! hou;  
Freitag,  
Mittag  
Freiiiiii... tag,  
Prout!

ALFRED.

Vous avez une voix charmante!

L. GALBY.

Une voix qui porte à l'âme. Maintenant que vous êtes costumés, vous allez passer dans notre bal; vous y valseriez, vous y trouveriez des connaissances, et puis vous devez avoir besoin de vous rafraîchir?

ROBERT.

Ya, ya, mener! rafraîchir nous.

SAVIN.

Ya, ya, mener.

L. GALBY.

En attendant le souper.

SAVIN, *bas à Robert.*

Le souper! allons-nous tomber dessus?

ROBERT, *en lui donnant un grand coup de pied, à part.*  
Ya, ya, mener.

SAVIN.

Ya, ya, mener.

(*Ici une foule de masques passent au fond dans la galerie.*)

L. GALBY.

Air : *Valse de Robin des Bois.*

Que la gaité vous accompagne!  
Allez valser, c'est un plaisir  
Que vous aimez en Allemagne,  
Et qui réveille le désir.

(*Prenant Robert.*)

La valse sied bien à votre âge;

Mais elle fatigue, mon cher,  
Et vous souperez bien, je gage...

ROBERT.

Ya, ya, ya, ya, ya, ya, mener.

ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE.

Que la gaité { VOUS } accompagne,  
                  { NOUS }

Allons { valser, c'est un plaisir  
Allez }

Que { nous aimons } en Allemagne,  
          { vous aimez }

Et qui réveille le désir.

(Robert et Savin vont se réunir aux masques du fond, et disparaissent  
bientôt.)

SCENE X.

LORD GALBY, ALFRED.

ALFRED, *riant*.

Ah! ah!.. les plaisantes tournures!..

L. GALBY.

J'en étais sûr, d'après le portrait qu'on m'en avait fait.. ah! ah!

ALFRED.

On les aurait commandés exprès qu'on n'aurait pas mieux  
réussi.

SCENE XI.

LES MÊMES, DENISE, ARTHUR.

DENISE, *vivement*.

Laissez-moi, mylord... laissez-moi... je ne veux pas... je ne  
dois pas vous écouter...

ARTHUR, *la poursuivant*.

Denise, ma chère Denise... (*S'arrêtant*.) Ciel!.. mon oncle!..

ALFRED, *bas à Arthur*.

Ne crains rien... je lui ai fait un conte...

DENISE, *à part*.

Son oncle!.. je suis toute confuse...

L. GALBY, *à part*.

C'est elle!.. la jeune veuve est vraiment fort jolie... allons, mon neveu me reviendra.

DENISE, *à lord Galby*.

Ah! monsieur mylord, vous devez me trouver bien hardie... d'avoir osé... mais votre neveu m'a tant dit que ça vous ferait plaisir de me voir...

L. GALBY.

Je vous remercie, gentille dame de la halle, d'avoir bien voulu venir me rendre visite...

DENISE.

Ah! mylord... ah! certainement, mylord...

L. GALBY, *souriant*.

Votre présence ici me fait le plus grand plaisir... et je suis sûr que mon neveu pense comme moi... Quel est votre état ?

DENISE.

Je suis écaillère, mylord... pour vous servir, si j'en étais capable.

L. GALBY, *avec gaieté*.

Ecaillère... j'en étais sûr... eh bien! vous nous ouvrirez des huitres... (*Riant.*) Ah! ah! ah! je les aime à la folie! ah! ah!

DENISE.

Demandez à votre neveu comme je sais bien m'y prendre... Il n'y en a pas de plus habile que moi sur le pavé de Paris, je m'en vante; cent douzaines à l'heure!.. aussi, je reçois des compliments de tout le monde... de mylord, surtout...

ALFRED, *bas, à lord Galby*.

On n'a pas plus de malice et d'esprit.

L. GALBY, *toujours gaiement*.

Elle est charmante de naturel et de vérité.

DENISE.

Je remercie bien monsieur mylord de m'avoir invitée à son bal... et si jamais il venait nous voir à la Halle... je dis qu'il serait reçu comme il mérite de l'être.

ARTHUR, *à part*.

Je tremble!..

L. GALBY, *riant*.

Ah! ah! ah!.. Oui, j'irai vous voir très-prochainement.

DENISE.

En entrant par la pointe Saint-Eustache, le premier parapluie, à gauche, c'est ma tante Rabillot, qu'est marchande des quatre saisons.

L. GALBY.

Oh! la tante Rabillot! parfait! délicieux!

DENISE.

Oui, il faut venir nous voir à notre grand marché... C'est un

joli quartier, mylord; et ses dames sont si avenantes et si bien éduquées...

*Air d'une Marche suisse.*

Gai, gai, gai, gai, gai, gai, gai,  
A la Halle, morgué!

Il faut être gai  
Et jamais fatigué;  
Une femme, oui-dà,  
Sous ces pilliers là  
Quand ell' le voudra  
Toujours brillera.

Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,

Le p'tit verr' le matin  
Est d'abord de rigueur;  
Il donn' de la vigueur  
Et réchauffe le cœur;  
Allons, distillateur,  
Versez du cassis

Ou du trois-six!...

Mais vient l'heure où l'on étale  
Fruits, légum's à tous les yeux;  
Toujours un' femm' de la Halle  
Montre ce qu'elle a de mieux!...

Sa marchandis' souvent vous affriande,  
Ell' ne connaît que l' comptant,  
C'est son défaut... Quand par trop on marchande,  
Faut l'entendr' dire au chaland :

*(Mettant les poings sur les hanches.)*

Quoi, quoi, quoi, quoi, quoi, quoi, quoi,  
Vous fichez-vous de moi!

Jamais

Je ne surfais;

Allons, mon p'tit Crésus,  
Point de mots superflus,  
Mettez deux sous de plus,

Et Médor, que v'là,  
Vous port'ra ça.

*(Riant bien fort.)*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Chacun s' donn' le signal,  
Et notre original

Qui n' sait pas riposter



Ne peut plus rien ach'ter...  
Il faut le fair' val'ter ;  
Quand on a du front  
Y n'y a pas d'affront.  
Parlez-moi d'une commère  
Qu'on n' peut pas intimider !  
Qu'il lui survienne une affaire,  
Vous n' la verrez pas bouder ;  
En s' disputant  
El' lâche un protocole  
Qu'est souvent  
Bien amusant ;  
Mais aussitôt que la parole  
Vole,  
Les bonnets en font autant...  
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan !  
On se cogne un instant ;  
Un coup d' pied , un coup d' poing  
Ne se refuse point.  
Pour montrer sa valeur ,  
Comme une croix d'honneur,  
On port' dans l' marché  
Un œil poché !  
Bien, bien, bien, bien, bien, bien, bien,  
Si je ne vous dis rien  
Des amours  
Qui toujours  
Chez nous sont très-ardens ,  
C'est que , dans tous les temps ,  
On ne trouv' des amans  
Sincères et constans  
Qu'aux Innocens ! (ter.)

*tous, en riant bien fort.*

Ah! ah! c'est charmant!

L. GALBY.

Gentille écaillère, vous me ravissez!.. (*Bas, à Denise.*) Que d'obligations je vous ai!.. je veux...

ARTHUR.

Venez, charmante dame, rentrons au bal... la contredanse va commencer.

DENISE.

Oui, allons danser... mais à condition que vous ne me parlerez plus de votre amour... D'abord, je ne vous crois pas... et

*L'Ecaillère.*

puis je ne dois pas y croire... (*A lord Galby.*) Mylord, dites donc à votre neveu que ce n'est pas bien de vouloir tromper une pauvre fille comme moi!

L. GALBY, *à part, en riant.*

Oh! colossal!.. elle ne le ménage pas.

ARTHUR.

Cruelle Denise!

ALFRED, *bas, à Arthur.*

Et le pari?..

ARTHUR, *bas, à Alfred.*

Je n'en puis rien obtenir... mais le punch est là... nous verrons.

L. GALBY.

Allez, allez, jolie écaillère, je crois que nous finirons par nous entendre... Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

ARTHUR, *à part.*

Oh! ce pauvre oncle!

DENISE.

Plutôt deux fois qu'une, mylord; car c'est bien de l'honneur pour moi.

(*Elle se laisse embrasser par lord Galby.*)

## SCENE XII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> RABILLOT.

(*Mouvement dans la galerie du fond.*)

M<sup>me</sup> RABILLOT, *entrant au moment où l'on embrasse Denise.*  
Eh bien! ne vous gênez pas!.. Comment, Denise!..

DENISE, *à part.*

Ma tante!

ARTHUR, *de même.*

Tout est perdu!

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Se laisser embrasser ainsi!

L. GALBY, *surpris.*

Que veut dire ceci? Quelle est cette femme?..

ALFRED, *bas, à lord Galby.*

C'est une baronne déguisée.

L. GALBY.

Une baronne!..

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ah! je te trouve donc ici... On ne m'a pas trompée... Nous allons compter ensemble.

ALFRED, *d part, à lord Galby.*

Vous ne devinez pas ?.. La comédie continue... C'est pour déguster Arthur... On va lui faire voir toute la famille de l'écaillère.

L. GALBY, *avec joie.*

Vraiment !.. Ah ! la leçon est excellente !

M<sup>me</sup> RABILLOT, *d Arthur.*

Fi ! fi ! monsieur, c'est affreux ce que vous faites là, de déboucher une jeunesse qui va bientôt se marier pour tout de bon.

L. GALBY, *d part.*

Elle joue son rôle à merveille, la vieille baronne !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Mais je veux parler à votre respectable oncle, le mylord... Il m'écouterà, il me fera rendre ma nièce.

L. GALBY, *riant toujours.*

Ah ! ah ! ah !.. mes chères dames... votre caquet est fort divertissant... mais vous manquez au bal... D'ailleurs, vous n'avez que peu de contredanses à danser avant le souper... et je ne veux pas vous en priver... Tenez, voilà justement le galop qui va commencer.

M<sup>me</sup> RABILLOT, *en colère.*

Je ne suis pas venue ici pour danser le galop... gros magot !

L. GALBY, *enchanté.*

Gros magot ! oh ! surnaturel !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Et toi, ma nièce, tourne-moi les talons, et détalons.

DENISE, *prenant le ton grivois.*

Tiens... est-ce que vous croyez que je veux quitter le bal avant le jour... plus souvent !.. Je m'amuse honnêtement... poliment et gentiment... et ça me va... Ta, ta... vous êtes la sœur de mon père... possible... mais je suis majeure, et je veux me divertir jusqu'à l'aurore, tante que j'adore... Si vous partagez nos jeux, vous serez ma tante tant mieux... et si vous venez effaroucher les ris, vous serez ma tante tant pis.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tant pis, toi-même ! péronnelle !.. Tu n'es que ma nièce, je m'en vante ; mais si tu étais ma fille !..

L. GALBY, *riant.*

Ah ! ah !.. elles sont très-amusantes toutes les deux... Combien je regrette que cette scène ne se passe pas dans le bal ! tout le monde les applaudirait.

(*Ici, tous les danseurs entrent de tous les côtés.*)

DENISE.

Tenez, vous avez tort, ma tante ; je vous aime, je vous respecte, mais je veux encore aller danser.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *A Versailles.* (De la Camargo.)

A la danse ! (bis.)

DENISE.

Toujours la danse  
Fera d'avance  
D'impatience  
Battre mon cœur.  
Pour mon bonheur,  
Avec ardeur,  
Chacun m'engage ;  
Chaque danseur,  
Chaque valseur  
Me rend hommage!...  
Toujours la danse,  
Etc., etc.

TOUS.

A la danse!... (bis.)

(Après ce morceau, les danseurs sortent tous par le fond, ayant Denise à leur tête, et lord Galby qui donne la main à la belle écaillère.)

SCENE XIII.

M<sup>me</sup> RABILLOT, seule.

C'est une indignité!.. c'est une horreur!.. Éduquez donc la jeunesse à votre image, inculquez-lui toutes les vertus... voilà l'usage qu'elle en fait!.. Mais ça ne se passera pas comme ça... Je n'ai pas stylé Denise pour des mylords... Ah! si Robert savait où c' qu'est sa prétendue à l'heure qu'il est!..

(Elle remonte la scène.)

SCENE XIV.

M<sup>me</sup> RABILLOT, ROBERT, SAVIN. (Ils entrent vivement.)

SAVIN.

Je te dis que c'est Denise.

ROBERT.

Jc te dis que non.

SAVIN.

Je l'ai reconnue à sa beauté évangélique.

ROBERT.

Ce n'est pas une preuve convaincante, Savin... Le monde de Paris est rempli de jolies femmes... qui se ressemblent du plus ou du moins.

M<sup>me</sup> RABILLOT, *d part.*

Ah ! mon dieu, je ne me trompe pas... c'est Robert !

SAVIN.

Mais je te dis...

ROBERT.

Est-il entêté!.. Il vient me déranger quand j'étais en train d'inviter une grande Anglaise à valser... Tu dis que tu as vu Denise dans ce bal?.. que diable y viendrait-elle faire? ,

SAVIN.

Pardine!.. ce que tu y fais de ton côté... des traits... des horribles traits... au nœud conjugal, qui vous attend mutuellement au vis-à-vis l'un de l'autre.

ROBERT.

Tu bats la campagne... Denise dort maintenant comme une marmotte. Je suis sûr de sa vertu... Que je la trompe... possible... mais qu'elle me trompe... incroyable!

M<sup>me</sup> RABILLOT, *s'avançant.*

C'est pourtant la vérité véridique, monsieur Robert.

ROBERT.

Madame Rabillot!

SAVIN.

D'où c' que diable qu'elle sort, la frutière? . Si c'était le samedi, je dirais qu'elle vient du sabbat.

ROBERT.

Silence!.. Tante Rabillot, Denise est donc ici?

( *Il ôte son turban et sa pelisse qu'il jette sur un fauteuil.* )

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Oui, elle y est, et c'est le ciel qui t'envoie pour sauver ta prétendue. Elle est sage encore, vois-tu... j'en mettrais ma main au feu... mais si elle reste ici jusqu'à demain...

ROBERT.

Denise est ici, et ce n'est pas vous qui l'avez amenée?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Eh ! non, non ! ce n'est pas moi ! je la croyais au bal avec sa cousine Fanchette ; mais, comme j'allumais mon rat-de-cave chez la portière, v'là François, le garçon marchand de vin, qui arrive tout essoufflé, et me remet cette invitation qu'il avait trouvée dans le panier de Denise.

( *Elle lui remet la lettre d'Arthur.* )

ROBERT.

C'était donc vrai !.. Denise est dans ce bal !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ce n'est pas à cette jeunesse qu'il faut s'en prendre... c'est à ces mylords qui lui font croire tout ce qu'ils veulent.

ROBERT.

C'est impossible... elle ne les croit pas... elle ne les écoute pas ; elle n'écoute que moi...

SAVIN.

Elle est ici, pourtant, et c'est une preuve...

ROBERT.

Ce n'est pas une preuve convaincante... Elle y sera venue par hasard... Denise m'aime... elle va devenir ma femme... elle ne peut pas me tromper.

SAVIN.

Elle a sa vocation, comme toi la tienne.

ROBERT.

Sa vocation est de m'adorer... elle me l'a dit... je l'ai cru... et si jamais !..

M<sup>me</sup> RABILLOT, *d part.*

Il me fait frémir, à présent... Oh ! je n'aurais peut-être pas dû lui dire...

ROBERT.

Eh bien !.. eh bien !.. vous restez là, immobiles comme des bûches que vous êtes... Elle est ici... dans ces salons... parmi ces riches mylords, qui achètent l'innocence des filles et qui marchandent l'honneur des maris... et vous n'allez pas la chercher... vous, sa tante, vous !.. Il faut donc que j'y aille, moi !..

(*Il fait un mouvement.*)

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Non... vous n'irez pas... Je vas la rejoindre, et vous l'amener ; elle s'expliquera... Il faut l'entendre, cette fille... Elle est un peu coquette, voyez-vous ; mais elle est sage... j'en réponds comme de moi-même... je garantis sa vertu comme la mienne...

ROBERT.

¶ C'est pas une preuve convaincante... mais ça ne fait rien... amenez-la... Vous voyez, mère Rabillot... je suis tranquille... Oh ! mais, allez la chercher, car v'là mon sang qui commence à bouillir.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Calmez-le, monsieur Savin, calmez-le... je vais revenir ici avec elle... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce que tout ça va devenir ?..

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

SAVIN, ROBERT.

ROBERT.

Je n'en reviens pas!.. la prétendue de Robert au bal des Anglais.

( *Il se promène ; Savin le suit ; il a gardé son costume turc.* )

SAVIN.

Te v'là comme M. Talma dans M. Othello...

ROBERT.

C'est de la lave du Vésuve qui me coule maintenant dans les veines !

SAVIN.

Écoute, Robert, j'ai dix ans de service ! j'ai éteint deux fois le feu de l'Odéon, le feu du Bazar, le feu de Bercy...

ROBERT.

Où veux-tu en venir ?

SAVIN.

A te dire que la colère gâte tout, et ne fait pas de bonne besogne.

ROBERT.

J'entends du bruit ; v'là la tante qui l'amène.

SAVIN.

Non... ce n'est pas encore elle... C'est du punch qu'on apporte... je le reconnais à sa flamme bleue.

ROBERT.

Cachons-nous là pour tout voir... Il me faut une preuve, une preuve convaincante.

SAVIN.

Surtout pas d'esclandre ! songe que nous sommes de service, et qui pourrait nous arriver quelque malheur.

ROBERT.

Je me maintiendrai ; je te le promets.

SAVIN.

Parole d'honneur ?

ROBERT.

Parole d'honneur!.. Je veux tout entendre.

SAVIN.

Aussi bien je serai là pour te contenir. Viens vite.

( *Ils se couchent derrière le rideau-portière.* )

SCENE XVI.

LES MÊMES, ARTHUR, DEUX VALETS, apportant un plateau sur lequel brûle un grand bol de punch.

ARTHUR.  
Par ici!.. par ici! (Il leur montre la table.)

SAVIN, bas.  
Dis donc, c'est du rhum qui brûle... Je voudrais bien pouvoir l'éteindre, celui-là.

ROBERT.  
Silence! et observons tout.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DENISE.

(Arthur va au devant d'elle.)

DENISE, entrant.

Air de M. Hormille.

Que de plaisir! que de bonheur!  
Ah! que ce bal est enchanteur!

ARTHUR, lui offrant du punch.  
Prenez cela, ma tendre amie.

DENISE, dans le délire.  
Ah! laissez-moi, je vous en prie...  
Que de plaisir! que de bonheur!  
Ce bal est enchanteur,  
Ah! que ce bal est enchanteur!

Je viens de prendre du punch, des glaces, je suis toute étourdie.

ARTHUR, à part.  
Voici le moment de la décider. (Haut.) Chère Denise, reposez-vous un instant... là...

DENISE, se place sur un fauteuil.  
Vous m'avez rendue bien heureuse aujourd'hui... Oh! le joli bal!.. la belle fête!.. Je n'en reverrai jamais une pareille!



ARTHUR.

Que dites-vous!.. Il n'y aura pas de fête brillante dans mon hôtel... sans Denise... sans la divinité qui peut seule embellir ma vie.

DENISE.

C'est donc bien vrai... vous m'aimez?

ARTHUR.

Si je vous aime!.. si je vous aime!.. mais vous seule en doutez... tout Paris connaît déjà mon amour pour vous.

ROBERT, *à part.*

Son amour!

SAVIN.

Tais-toi!

DENISE.

En vérité!.. tout Paris le connaît!.. Un joli cavalier comme vous...

ARTHUR, *très-pressant.*

Chère Denise!

DENISE, *se levant vivement.*

Monsieur Arthur, n'abusez pas de votre empire sur le cœur d'une pauvre fille... dont tout ici a troublé la raison... Oh! oui, laissez-moi! laissez-moi!.. Je sens là qu'il m'arriverait malheur.

ARTHUR.

Denise!.. Denise!.. vous me disiez tout-à-l'heure... que vous désiriez revenir dans cet hôtel.

DENISE.

J'y reviendrai... si vous êtes sage.

ARTHUR.

Si vous voulez m'en croire, vous n'y reviendrez pas.

DENISE.

Comment?..

ARTHUR.

Vous n'en sortirez plus! ( *Il se met à genoux.* )

DENISE.

Arthur!..

ARTHUR, *avec passion.*

Je vous ai offert ma main, mon nom, ma fortune... ne me refusez pas... Le comte Arthur sera fier de montrer à son pays une femme aussi digne de lui.

DENISE.

Oh! ne me dites pas cela, monsieur Arthur, vous acheveriez de me faire perdre le peu de raison qui me reste encore.

ARTHUR.

Vous cédez, Denise; vous consentirez à embellir ma destinée... Il faut que vous soyez à moi ou que je meure!

DENISE.

Laissez-moi!.. oh! laissez-moi!..

ROBERT, *à part.*

Elle résiste!

DENISE.

Vous épouser!.. vous épouser!.. vous, si riche... si grand!.. Oh! sans doute, ce serait une beau rêve!.. mais il n'est pas fait pour moi... il ne peut pas se réaliser.

ARTHUR.

Vous voulez donc ma mort?

DENISE.

Votre mort!.. oh! non... vous êtes trop aimable!

ARTHUR.

Eh bien! Denise, écoutez la résolution que j'ai prise. Voici mon appartement... qui sera le vôtre un jour...

DENISE.

Le mien!.. C'est si beau ici

ARTHUR.

Le bal va finir... Je vais vous attendre là... chez moi... chez vous, si vous dites un mot... J'ai fait dresser une promesse de mariage... nous la signerons tous deux... mais le mariage... nous irons le conclure en Angleterre, où je serai fier de vous présenter à ma famille, à mes nobles amis.

DENISE.

Ils rougiront de moi, peut-être?..

ARTHUR.

Rougir de vous!.. Ah! n'en doutez pas, il n'y a pas un de nos mylords qui ne fût fier de vous donner son nom, et pas un, en épousant une femme d'une condition au-dessus de la vôtre, n'a eu le même bonheur que moi... Acceptez, Denise, ou le désespoir m'emportera... car la promesse de mariage est là... sur ma boîte de pistolets.

DENISE.

Grand dieu!

ARTHUR.

Vous êtes émue, attendrie... Chère Denise... venez... suivez-moi... et que ce soir une chaîne éternelle...

*( Il veut l'entraîner. )*

DENISE.

Je ne veux pas! je ne veux pas! (*Elle court à la porte.*) Dieu! la porte est fermée!

ARTHUR.

Cruelle!.. Ah! je le vois, vous doutez de la sincérité de mes discours... Eh bien! c'est à vous de décider de mon sort... Je vais vous attendre là!

DENISE.

Monsieur Arthur !

ARTHUR.

Mais comme je ne veux pas que vous puissiez croire que la moindre idée de contrainte est entrée dans mon âme, voici la clé de cette porte. (*Denise la prend vivement sans parler.*) J'ai là mes armes ; vous pouvez me fuir, m'abandonner... je vous y engage même, puisque je suis assez malheureux pour ne pas vous plaire ; mais, en descendant cet escalier qui va nous séparer pour toujours, prêtez un instant l'oreille, Denise, et vous apprendrez comment sait aimer un Anglais.

(*Il sort. — Pendant toute cette scène, Savin a retenu Robert.*)

## SCENE XVIII.

DENISE, ROBERT, SAVIN.

(*Musique douce jusqu'à la fin.*)

DENISE, *la clé à la main.*

Arthur ! monsieur Arthur !

ROBERT, *bas, à Savin.*

Savin, l'embrâsement est sûr, un pompier s'y connaît.

(*Ils quittent leur cachette, et se tiennent au fond.*)

DENISE, *dans un grand délire.*

Comtesse !.. moi, comtesse !.. ce doit être un grand bonheur. Mais que je suis folle d'écouter de pareilles idées !.. Ah ! partons, partons, et retournons à mon étalage d'écaillère, où je suis aimée, estimée... où Robert m'attend peut-être. Depuis que je suis ici, c'est la première fois que je songe à lui... Mon ami, pardonne un moment d'erreur... Je suis à toi, à toi pour toujours... et Denise ne veut être qu'à toi. Allons, puisque j'ai la clé de cette porte... courage ! (*Elle va à la porte à gauche. — La musique du bal recommence sur la ritourne'le du morceau d'entrée de la scène dix-sept.*) Ils dansent encore !.. Et ce bal... ce monde brillant... quand je serai la femme de Robert, je n'y reviendrai plus... (*Elle s'arrête.*) Que vais-je faire ?.. ma tête tourne... je suis toute étourdie... je chancelle... et personne, personne pour me sauver !.. Ah ! Robert ! Robert ! où donc es-tu ?..

ROBERT, *se montrant.*

J'étais là, je t'écoutais.

DENISE.

Robert ici!.. grand dieu! Partons! partons, mon ami!

ROBERT.

Oui, quittons ces lieux.

DENISE, *avec délire.*

Emmène-moi.

ROBERT.

Si j'y restais plus long-temps, j'y ferais quelque malheur.  
Denise, nous avons un compte ensemble, que nous réglerons  
plus tard; partons! ( *Il l'emène; Savin les suit.* )

### SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ARTHUR et ALFRED; *ils arrivent subitement par le  
côté opposé.*

ARTHUR, *en regardant partir Denise.*

Denise! Denise!

ALFRED.

Arthur, tu as perdu ton pari.

( *Tous les danseurs paraissent au fond, en dansant un galop, et le  
rideau baisse sur un tableau très-animé.* )

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



M<sup>me</sup> RABILLOT.

Et puis Robert lui a fait une scène le jour du bal en question ; mais tout ça s'est raccommodé plus tard : maintenant il en est comme un fou.

L. GALBY.

Ils sont maintenant à la mairie ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Oùsque je les ai laissés à l'arrivée de monsieur le maire avec son écharpe... Ils vont parapher leurs signatures, et pendant ce temps-là, moi, je me suis dit : Allons m'occuper du festin... je ne sais pas signer, il faut bien que je fasse queuqu' chose.

L. GALBY.

Et vous leur avez fait entendre que c'était vous qui donniez à votre nièce tout ce qu'il y a ici ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Je le crois bien ! sans ça, Robert n'aurait jamais accepté... je leur z'ai dit que c'était de mes épargnes, et ça va me faire un fier honneur dans le quartier. Un petit appartement complet, avec les quittances du loyer payé pour trois ans, et des meubles superbes ! jusqu'à une armoire à glace oùsque l'on peut se voir des picds à la tête... C'est trop beau pour nous, vrai !

L. GALBY.

Rien n'est trop beau pour Denise ; c'est la récompense de sa vertu.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ah ! que vous avez donc bien fait d'éloigner votre neveu !

L. GALBY.

Il est à Londres pour des intérêts de famille, et j'ai su mettre à profit son absence en vous engageant à conclure promptement le mariage de votre nièce... Un homme dévoué, dont j'étais sûr, s'est chargé de faire meubler cet appartement, et je vois qu'il a bien rempli mes intentions.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

M. Williams est venu hier m'apporter les clés des portes et des meubles, mais i a oublié elle de c'te belle armoire.

*(Elle montre l'armoire à glace.)*

L. GALBY.

Je vais lui en parler ; vous ne pouvez vous en passer, car c'est là, sans doute, que mademoiselle Denise... je veux dire madame Robert... va déposer sa robe nuptiale et ses atours de fiancée.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Oh ! la belle robe, le beau voile et les belles dentelles !.. On dirait d'une princesse... Ses amis de la Halle, Julie, Joséphine, Françoise, n'en revenaient pas à ce matin en la re-

gardant mettre tout ça. Eh bien, voyez pourtant, en se parant de toutes ces belles choses, la pauvre enfant était plus triste que de coutume.

L. GALBY.

Avant de me retirer, madame, j'ai encore un engagement à remplir... c'est, je crois, le principal.—J'ai promis une dot... ( *Il tire un portefeuille.* ) dix mille francs.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Dix mille francs !

L. GALBY.

Je sens que ça n'est pas trop payer le sacrifice de votre nièce... N'oubliez pas surtout que c'est vous qui donnez tout cela, que cet argent est le vôtre, que vous l'avez mis de côté pour elle...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Toujours la même frime. Je suis généreuse à bon marché.

L. GALBY.

Adieu, madame ; tout est fini entre nous, car nous ne sommes pas destinés à nous revoir... Pourtant si vous aviez plus tard besoin de mes services pour le bonheur des jeunes mariés ou pour le vôtre...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ah! monsieur mylord, je ne suis qu'une femme du petit monde ; mais si jamais vous aviez aussi besoin de moi...

L. GALBY.

Adieu ! adieu !

( *Il lui tend la main et sort sur une musique douce.* )

## SCENE II.

M<sup>me</sup> RABILLOT, seule.

En v'là-t-il un brave homme!.. Donner dix mille francs et vous mettredans vos meubles pour repousser un amoureux!.. il y en a plus d'un qui vous donne moins que ça pour le recevoir. Quand je pense à ma pauvre Denise!.. elle aurait pourtant pu devenir une grande dame comme tant d'autres... elle n'avait qu'à se prononcer, c'était une chose faite... La semaine passée, elle me disait encore, en me parlant de M. Arthur : Je l'aime, ma tante, je l'adore... Moi, je lui disais : T'as tort, mon enfant, tu te feras du mal pour rien.

Air : *Faut l'oublier.*

Faut l'oublier sans plus attendre ;  
J' sais ben qu' c'est un garçon charmant ;

Mais faut fair' comm' moi, mon enfant;  
A vingt ans je savais m'y prendre.  
Les amans se mettaient en frais,  
Et v'naient, d'un' façon bien polie,  
M'offrir des cadeaux, des bouquets;  
Malgré tout ça, ma chère amie,  
Quand il l' fallait, j' les oubliais. (bis.)

Mais j'entends monter; c'est notre monde qui revient. Dieu de dieu, sont-ils joyeux!..

### SCENE III.

M<sup>me</sup> RABILLOT, ROBERT, DENISE *en jolie toilette de mariée*;  
SAVIN, JULIE, DEUX POMPIERS *et* DEUX FEMMES DU MARCHÉ,  
*avec des bouquets et des gants blancs.*

( *Ils entrent par la droite.* )

CHOEUR GÉNÉRAL, *en entrant.*

Air : *Je tremblais.* ( Du Triolet bleu. )

Chantons tous (bis.)  
L'hymen qui fait tant d' jaloux!  
Chantons tous  
Le bonheur de deux époux!

JULIE, *à Denise.*

Je suis ta d'moisell' d'honneur,  
Aussi faut que je m' signale;  
Ça doit te porter bonheur,  
On sait c' que j' vaux à la halle.

SAVIN, *à Robert.*

Je suis ton premier garçon;  
Je veux dans ce jour propice  
Ghanter, boire à l'unisson...  
Mon cher, j'ai dix ans d' service.

LES HOMMES, *levant leurs chapeaux.*

Vive Robert!

LES FEMMES.

Vive Denise!



( Reprise du Chœur. )

Chantons tous  
L'hymen qui fait tant d' jaloux !  
Etc , etc.

ROBERT.

Tante Rabillot, vous revoyez vos enfans chargés de la bénédiction municipale de monsieur le maire, assisté de ses deux adjoints.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

V'là donc la première formalité remplie, ma bonne Denise!  
DENISE, avec une légère contrainte.  
Oui, ma tante.

ROBERT.

Nous allons, si vous le permettez, nous rafraîchir, et ensuite nous rendre chez monsieur le curé pour la seconde formalité.

JULIE.

Soyez bien tranquille, nous ne sommes pas en retard.

ROBERT.

En sortant de l'église, nous viendrons dire bonjour au repas de noces et savourer la troisième formalité; à huit heures, bal à grand orchestre, quatrième formalité; et quant à la cinquième et dernière... ( regardant Denise. ) c'est moi qui m'en charge...

Air de Célène.

A ma Denise je veux plaire,  
Je viens de recevoir sa foi;  
Je sais ce qu'il me reste à faire.  
Cela ne regarde que moi.  
Quand en ce jour mon bonheur est extrême,  
J' veux mériter le choix de la beauté,  
Et lui prouver combien je l'aime...  
Pour la cinquièm' formalité. (bis.)

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Il a toujours quequ' chose de joli à dire, ce Robert.

ROBERT.

Si vous aviez pu voir tout-à-l'heure comme on la regardait à la mairie avec cette toilette-là!.. J'ai entendu plus de vingt fois répéter : V'là une mariée qui est joliment gentille !

JULIE.

Et on avait raison. C'est que ça lui va bien, tout d'même.

L'Ecaillère.

DENISE.

Tous ces complimens-là s'adressaient un peu à cette belle robe, au joli cadeau de ma tante; car c'est à elle que je dois tout ça.

ROBERT.

C'est vrai, tante Rabillot; nous n'oublierons jamais les innombrables surprises que vous nous ménagiez.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

C'est bon, c'est bon, mes enfans; ne parlons pas de ça... Ma nièce a été sage, vertueuse, je lui devais une récompense.

ROBERT.

Pour la vertu, j'en ai toujours répondu, et je me souviendrai long-temps de sa résistance chez ce freluquet d'Anglais.

DENISE.

Robert, Robert, vous oubliez nos conventions, mon ami.

ROBERT.

Ah! c'est vrai; mais c'est plus fort que moi... Nous sommes convenus, je crois...

DENISE.

Que cette journée vous sortirait de la mémoire, que vous n'en parleriez jamais.

ROBERT.

Convenu... c'est la dernière fois, chère amie; quand ça me revient, c'est malgré moi... Je me dis : Résister comme ça à un richard, si ce n'est pas là de la vertu, ma foi...

DENISE.

Hé bien!..

ROBERT.

Convenu... c'est la dernière fois...

UN CONVIVE.

V'là du vin!

SAVIN.

En avant les verres, et buvons un coup avant de partir pour Saint-Eustache, où tous les amis nous attendent.

JULIE, *prenant la bouteille.*

Donnez, que je vous verse à tous. (*Elle verse dans les verres.*)

SAVIN.

C'est Jean-Pierre Savin, pompier fini, qui est destiné à tenir le poêle à la paroisse et à donner la main à mademoiselle Julie Bernard, la plus jolie petite marchande d'oranges du marché des Innocens... Hein! quel tableau d'histoire ça va faire!

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ah! ça, vous savez que les comestibles sont commandés et que le repas sera prêt à votre retour.

ROBERT.

Bravo! tante Rabillot.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

François apportera un panier de Champagne pour le dessert.

TOUS LES CONVIVES.  
A la santé des deux époux ! ( *Ils boivent.* )

ROBERT.  
Merci, les amis, merci ! ils se porteront bien les deux époux...  
Maintenant en route, reprenons nos rangs et ne nous mêlons pas.

( *Ils se prennent tous deux à deux : Robert marche avec Denise, Savin avec Julie, madame Rabillot donne le bras à un troisième pompier.* )

CHOEUR GÉNÉRAL..

Chantons tous ( *bis.* )  
L'hymen qui fait tant d' jaloux !  
Chantons tous ( *bis.* )  
Le bonheur de deux époux !

( *Ils sortent par la droite ; la musique continue en sourdine ; dans ce moment, l'armoire à glace s'ouvre seule, Williams en sort le premier.* )

## SCENE IV.

WILLIAMS, ensuite ARTHUR, ALFRED.

WILLIAMS.  
Ils sont tous partis... Cette porte secrète, pratiquée dans cette armoire, est invisible à tous les yeux. ( *allant à l'armoire.* ) Messieurs !.. Messieurs !.. vous pouvez entrer.

ALFRED.  
C'est bien, laissez-nous.

ARTHUR.  
Williams, tu vas te mettre en sentinelle dans la chambre à côté, et au moindre bruit...

WILLIAMS.  
Je suis tout oreilles. ( *il va dans la chambre à droite.* )

ARTHUR.  
Trahison ! infâme supercherie !

ALFRED.  
Allons, Arthur, calme-toi, modère-toi.

ARTHUR.  
Que je me calme, que je me modère, quand Denise va devenir l'épouse d'un autre ! Ah ! mon oncle, vous vous mêlez de mes amours pour contrarier mes projets ! vous prétextez une affaire grave, vous me faites appeler à Londres, et vous profitez de mon absence pour m'enlever la femme que j'aime plus que la vie ; celle qui seule peut me faire chérir l'existence ..

Vous ne réussirez pas, mylord; je la verrai, je lui parlerai malgré tout le monde; je sacrifierai, s'il le faut, toute ma fortune pour la posséder, et je la conduirai en Angleterre pour ne plus la quitter.

ALFRED.

Avec de la prudence tout cela peut s'exécuter; mais le trouble... l'exaltation où je te vois...

ARTHUR.

Pourquoi donc, en mon absence, n'as-tu pas cherché à retarder ce fatal mariage?

ALFRED.

Cela m'était impossible. N'ai-je pas assez fait en te préparant l'accès de cet appartement, et n'admires-tu pas le génie de l'amitié!

ARTHUR.

En effet, je dois te remercier de ton adresse, de ton zèle... (*il lui prend la main.*) Mais comment es-tu donc parvenu?..

ALFRED.

Avec de l'or on vient à bout de tout... J'ai gagné Williams, qui m'a dévoilé les projets de ton oncle et l'ordre qu'il avait reçu de faire meubler un petit appartement pour Denise... Avec de l'or j'ai fait déloger un pauvre diable qui occupait la chambre voisine; et, sur une ancienne porte de communication qui avait été condamnée, j'ai fait placer une armoire à glace qui dérobe cette entrée à tous les yeux; enfin j'ai fait partir un exprès pour t'annoncer le prochain mariage de celle qui te fera perdre l'esprit, et ce n'est pas ma faute si le mauvais temps a éloigné pendant trois jours le paquebot des côtes d'Angleterre.

ARTHUR.

Merci! cent fois merci! et je te dois ..

ALFRED.

Tu ne me dois rien; dans l'occasion, n'as-tu pas fait davantage pour moi!.. Cependant, je te l'avouerai, il y a deux mois, en te voyant perdre ton pari, j'étais à cent lieues de penser que cela aurait des suites, des suites qui te mèneront peut-être bien loin; car, pour cette fois, tu es tout-à-fait pris.

ARTHUR.

Je ne le dissimule pas, perdre Denise serait mon arrêt de mort... car, malgré sa fuite de l'hôtel, elle m'aime, je n'en saurais douter, et je ne souffrirai pas qu'elle soit sacrifiée... oh! non, je ne le souffrirai pas.

ALFRED.

Depuis ce bal, tu lui as fait tenir plusieurs fois des lettres?

ARTHUR.

Brûlantes de passion!

ALFRED.

Et quelles réponses?

ARTHUR.

Je n'en ai reçu qu'une qui me dévoilait son âme ; une seule qui me disait de l'oublier, et ses larmes étaient empreintes sur le papier... Cette lettre ne me quittera jamais ; elle me dit assez que je dois tout entreprendre.

ALFRED.

Sois prudent, je t'en conjure... Par cette porte, et il te sera facile d'avoir une entrevue avec Denise, et si tu peux la décider... Je vais chercher le moyen d'éloigner son mari.

ARTHUR.

Oui, il faudra l'éloigner à tout prix...

( *Musique.* )

WILLIAMS, *accourant.*

Messieurs, messieurs, quelqu'un vient... On met une clé dans la serrure de la chambre à côté.

ALFRED.

Ne nous laissons pas surprendre, rentrons vite.

( *Il ouvre l'armoire et fait sortir Arthur ; il sort lui-même après lui ; l'armoire se ferme.* )

WILLIAMS, *sentant qu'il va être surpris.*

Malédiction ! je n'ai pas le temps de les suivre.

( *Il se cache dans l'alcove.* )

## SCENE V.

WILLIAMS, *caché*, FRANÇOIS, *entrant par la droite.*

FRANÇOIS, *portant un panier garni de bouteilles de Champagne.*

Quand on apporte du vin, on est toujours bien reçu... Madame Rabillot avait laissé la clé chez le portier, et le portier, en voyant ce panier de Champagne, m'a fait plus de salamalec... C'est que c'est du meilleur de chez nous... Il n'est pas fait à Paris ce Champagne-là... il est fait en Bourgogne... ( *Se retournant et regardant de tous côtés.* ) Quel lusque ! excusez du peu !.. des rideaux à franges et des glaces sur les armoires !.. C'est la chambre à coucher... Dire pourtant que la belle écaillère, à laquelle je pense encore quelquefois pour mon malheur, dormira là avec le pompier !.. Ils ont aussi des fauteuils... merci !.. ( *il se met dans un fauteuil.* ) et des fauteuils élastiques qui rebondissent ! on se croirait sur une raquette.

WILLIAMS, *à part.*

Si je pouvais sortir sans être vu, pendant que cet imbécile a le dos tourné.

FRANÇOIS.

On dit pourtant que c'est la tante Rabillot qui leux y donne tout ça... Si on voulait faire des cancons, on se rappellerait le bal des Anglais et la nuit passée avec les mylords... (*il rit.*) Ah! ah! ah! ah! c'est que les Anglais ça ne prend rien sans le payer bien cher.

WILLIAMS, *à part.*

Attends, attends, je vas te prouver le contraire

(*il s'empare du panier de vin que François a apporté.*)

FRANÇOIS; *il rit plus fort.*

Ah! ah! ah! ah! ah! tais-toi donc, satané cancanier et respecte la vertu... (*il se tient les côtés.*) Ah! ah! ah! ah! une vertu qui va danser avec des Anglais!.. c'est prouvé, et je crois bien que le pauvre pompier... ah! ah! ah! (*il rit aux éclats et éternue.*) Dieu te bénisse, va!.. (*Williams ouvre doucement l'armoire à glace et disparaît avec le panier de vin; François rit aux larmes, et entendant la porte se fermer*) Hein!.. qu'est-ce qui est là?.. c'est chez le voisin... Oh! la bonne risette que je viens de faire là... j'en ai pleuré, quoi! c'est égal, le pompier doit être encore plus gai que moi... il se marie aujourd'hui et moi je reste garçon, et par état je vas être obligé de verser du nectar à mon ancien rival... (*il se retourne.*) Eh bien, où est-il donc, mon nectar?... J'avais mis mon panier là... je suis entré avec... est-ce que les farces de la noce sont commencées?.. est-ce qu'il y aurait quelqu'un de caché dans l'alcôve conjugale?.. (*il va voir.*) Personne! ah! c'est bête, ces surprises là... Voyons, farceur, montrez-vous... (*musique bruyante.*) Par exemple, en v'là une sévère!.. mais j'entends la noce, nous allons voir...

## SCÈNE VI.

FRANÇOIS, ROBERT, DENISE, SAVIN, M<sup>me</sup> RABILLOT,  
JULIE, TOUS LES INVITÉS A LA NOCE, *en toilette.*

ROBERT.

La cérémonie est terminée... nous voilà bien mariés, ma Denise... tout ça s'est fait gentiment; il n'y a rien à dire.

SAVIN.

Et voilà François qui nous apporte le Champagne.

ROBERT.

C'est la plus belle action qu'il a faite de sa vie...

SAVIN.

Où est-il, ton vin, que je le mette à rafraîchir ?

FRANÇOIS.

Ah ! pompier, je vois de quoi il retourne, c'est vous qui me l'avez caché.

SAVIN.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ?

FRANÇOIS.

Ça m'est égal, j'ai confiance : il y en avait dix bouteilles bien comptées, je viendrai chercher mon dû après le festin.

*(Il va sortir.)*

SAVIN.

Qu'est-ce que tu dis donc là ? Ecoute donc par ici, toi, marchand de tisane au litre.

FRANÇOIS.

Suffit, suffit... farceur de pompier, buvez ! Buvez le Champagne, je reviendrai tantôt ; je ne suis pas inquiet, j'ai confiance,

*(Il sort en riant par la droite.)*

SAVIN.

Je ne le comprends... est-ce que le Champagne manquerait à l'appel ?.. je vas y voir. *(Il entre dans la chambre à gauche.)*

## SCENE VII.

LES MÊMES, excepté FRANÇOIS et SAVIN.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Allons, les amis, nous allons bientôt nous mettre à table.

DENISE.

Ma tante, je ne me sens pas à mon aise, je vous demanderai la permission de rester un peu dans ma chambre.

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est, ma Denise ? tu te sentiras indisposée, nous ne te quitterons pas.

DENISE.

J'ai la tête un peu fatiguée, j'ai le front tout en sueur... *(Elle se place sur un fauteuil.)* Je ne sais ce qui me prend en ce moment...

ROBERT.

Vite, vite, un peu d'eau de Cologne.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Il y en a sur la cheminée, de l'autre côté.

JULIE.

Je vas vous chercher ça. *(Elle sort un moment.)*

DENISE.

Ce ne sera rien, ma tante.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ma pauvre fille serait malade le jour de ses noccs... Je ne m'en consolerais pas.

JULIE, *revenant avec un flacon.*

Voilà, voilà ! tiens respire-moi ça bien à ton aise.

ROBERT.

Eh bien, comment te sens-tu ?

DENISE.

Déjà mieux.

JULIE.

Il faisait si chaud dans l'église ; il y avait tant de monde pour vous voir marier... tout le quartier des Innocens monté sur des chaises.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Sans compter la Chaussée-d'Antin qui avait là des députations.. c'était comme un mariage de prince.

ROBERT.

Tous les hommes la regardaient et toutes les femmes ne me quittaient pas des yeux

JULIE.

Dis donc, Denise, si tu voulais un verre d'eau sucrée...

DENISE.

Merci, je n'ai plus besoin de rien, mes bons amis...

ROBERT.

Ah !... à la bonne heure... voilà ton visage qui reprend sa vivacité... tu redeviens jolie, jolie comme toujours ; mais je dois te le dire, tu viens de me faire une peur...

DENISE.

Bon Robert !..

ROBERT.

☞ Dame, c'est naturel, un jour comme celui-ci... Donne-moi le bras et viens te mettre à table auprès de moi, je te soignerai entends-tu, ma petite femme. *(Denise se lève.)*

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SAVIN.

SAVIN, *entrant.*

Absent par congé, le vin de Champagne, et ce scélérat de rat de cave nous a induits en erreur.

ROBERT.

Comment, pas de Champagne ! qu'est-ce que François est donc venu faire ici ?



SAVIN.

Il faut qu'un de nous donne un coup de pied jusque chez le marchand de vin. (*A un pompier.*) Veux-tu y aller, toi ?

LE POMPIER.

C'est à deux pas, je reviens tout de suite. (*il sort.*)

ROBERT.

Songez, les amis, qu'il faut s'en donner toute la nuit. Je veux voir la tante Rabillot marcher à tâtons, les témoins aller de côté; enfin, je veux voir tout le monde dans les vignes.

SAVIN.

Moi, je veux donner l'exemple; j'ai dix ans de service.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

M. Savin, j'espère bien que vous vous griserez tout seul.

JULIE, *lui frappant sur l'épaule.*

Est-il mauvais sujet aujourd'hui !

ROBERT.

Allons, allons, à table; nous boirons aux mariés présents, passés et futurs...

Air : *L'or est une chimère.* (Robert-le-Diable.)

Un jour de nocce a des charmes  
Pour le pompier sans chagrin ;  
C'est là qu'ils présent' les armes  
A tous les flacons de vin.

SAVIN.

Tu me verras pompette,  
Car je ne suis pas un boudeur.

ROBERT.

Je veux voir en goguette  
Les témoins et la fill' d'honneur.

TOUS.

Un jour de nocce a des charmes,  
Etc., etc.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Allez toujours, je vas vous suivre...

(*Ils entrent dans la chambre à gauche.*)

## SCENE IX.

M<sup>me</sup> RABILLOT, *seule.*

Ah! mon dieu, mon dieu, que je suis donc contente! les v'là

*L'Ecaillère.*

mariés... il n'y a plus à revenir là-dessus... Pendant toute la messe, je ne tenais pas sur ma chaise, je craignais toujours queuqu'anicroche... Robert ne quittait pas des yeux Denise, qui baissait les siens pour ne voir personne et se donner une contenance; la pauvre enfant faisait contre fortune bon cœur... mais la v'là madame Robert, et dans huit jours j'espère bien qu'elle ne pensera plus qu'à son mari. — Ils sont tous à table à présent... (*Elle regarde à la cantonnade.*) Oui, v'là les fourchettes qui travaillent... J'ai voulu rester un moment seule pour leur faire une surprise; ne perdons pas un instant, mettons le portefeuille et les dix mille francs dans le biscuit de Savoie que j'ai préparé à c'matin, et au dessert je leur dirai : mes enfans, v'là votre dot, tâtez-moi de cette pâtisserie-là, et prenez garde d'avaler les billets de banque. (*Pendant ce monologue elle va prendre un biscuit dans un cabinet et vient mettre le portefeuille dedans, en levant le dessus du biscuit qui a la forme d'un turban.*) Je crois que je ne pouvais pas leur présenter le magot d'une façon plus convenable... Robert va-t-y ouvrir de grands yeux!.. il va m'appeler encore la mère aux écus.

FRANÇOIS, *en dehors.*

Je vous dis, moi, que j'ai déjà apporté un panier de dix bouteilles.

LE POMPIER.

Allons, allons, marche toujours. (*ils entrent par la droite.*)

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> RABILLOT, FRANÇOIS, LE POMPIER.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Qu'est-ce que vous avez donc à crier comme ça?

FRANÇOIS.

C'est un guet-à-pens, c'est un vol à main armée; tenez, je vous en fais juge, madame Rabillot : on veut me rendre responsable de l'enlèvement d'un panier de vin de Champagne que j'ai apporté ici... que j'avais placé là; il me semble le voir encore, et qu'un sorcier, un lutin ou un pompier, a fait disparaître sans me prévenir.

LE POMPIER.

Ne fais donc pas le plaisant, tu rêves tout éveillé.

FRANÇOIS.

Mais quand je vous dis...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Ça me semble bien fort; car, enfin, dix bouteilles de vin de Champagne ne disparaissent pas comme une muscade.

LE POMPIER.

Allons, donne-moi celles-là ; tu règleras plus tard tes comptes avec le marié.  
( *Il lui prend le panier des mains.* )

M<sup>me</sup> RABILLOT.

C'est ça, tu reviendras tantôt, François ; et, en sortant, ferme bien ta porte, entends-tu, mon garçon ?

( *Madame Rabillot et le pompier entrent dans la chambre à gauche.* )

## SCENE XI.

FRANÇOIS, *seul.*

Non, non, non, je ne rêve pas ; ça fait vingt bouteilles, comptez là-dessus... et vous les paierez, entendez-vous... Du Champagne excellent, du Champagne qu'on leur donne pour quatre francs, et qu'on leur vendrait partout... trois livres dix sous !.. — Je n'ai pas envie de vous abreuver à mes dépens, entendez-vous ?

SAVIN, *dans la chambre, à gauche.*

Ah ! il a la jarretière ! v'là la jarretière !

PLUSIEURS VOIX.

Vi'à la jarretière !.. vive la mariée !

FRANÇOIS.

Prenez la jarretière tant que vous voudrez, mais ne me prenez pas mon vin.

PLUSIEURS VOIX.

A la santé de Denise !

FRANÇOIS.

Je gagerais que v'là mes dix premières bouteilles qui filent ; ils les boivent sans doute en se moquant de moi. Si je pouvais entendre ce qu'ils disent !.. ( *il va écouter.* — *On rit bien fort en dehors.* ) Riez, riez, votre tour est arrivé, mais le mien reviendra peut-être. Je voudrais pouvoir leur jeter un sort... Si j'étais fée seulement pour dix minutes, comme je leur donnerais à tous un fameux coup de ma baguette !

Air : *Vaudeville de l'Étude.*

J' voudrais rendr' le marié maussade  
Et tous les convives bien laids ;  
J' mettrais du sucr' dans la salade,  
J' mettrais du sel sur les beignets ;  
Du pompier j'enl'v'rais la compagne  
Pour rabattre un peu son orgueil.

Et je changerais le Champagne  
En vin d' Sûrène ou d'Argenteuil. (bis.)

Mais v'là qu'on vient par ici ; écoutons-les un instant ; ils parleront peut-être de mon Champagne... Oui, entrons là.

( Il entre dans un des cabinets de l'alcôte. )

## SCENE XII.

FRANÇOIS, *caché*, M<sup>me</sup> RABILLOT, DENISE.

DENISE.

Laissez-moi, je vous en prie, ma bonne tante ; le bal va bientôt commencer ; je sens que je n'ai pas le cœur à la danse.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Denise, mon enfant, voyons, un peu de courage ; cache tes larmes à tous nos amis, à Robert surtout.

DENISE.

Oh ! oui, car il serait bien malheureux.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Sais-tu bien que tu n'es pas raisonnable... Pourquoi te désoler ainsi ?.. Personne ne t'a forcée à faire ce mariage ; tu pouvais encore attendre.

DENISE.

Ce mariage, je le désirais ; je voulais éloigner des idées qui se présentaient sans cesse à mon imagination, qui me persécutaient ; je croyais que j'aurais le courage de la résignation ; mais ma tête se perd, et le désespoir est dans mon cœur.

FRANÇOIS, *à part, regardant par l'œil-de-bœuf.*

En voici bien d'une autre ! qu'est-ce que j'apprends là ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tu te donnes des tourmens pour rien. ma fille ; tu penses encore à un homme qui t'a oubliée depuis bien long-temps, c'est sûr.

DENISE.

Non, ma tante, non ; il ne m'a pas oubliée, il ne m'oubliera jamais ; j'ai cru d'abord, comme vous, qu'il voulait me tromper, comme tant d'autres pauvres filles que l'on cherche à séduire et que l'on abandonne après ; mais, lui, ses intentions étaient pures, il me l'a dit cent fois ; j'aurais dû le croire ; il m'aimait véritablement, et il m'aurait rendue la plus heuseuse des femmes !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

C'est possible ; je ne dis pas non, je ne dis pas oui ; mais aujourd'hui, ce n'est plus ça, tu appartiens à un autre, et heu-

seusement pour nous et pour toi, que tu ne reverras jamais  
M. Arthur.

DENISE.

Je l'ai vu.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tu l'as vu, quand ça ?

DENISE.

Tout-à-l'heure.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tout-à-l'heure !

DENISE.

A l'église.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

A l'église !.. Ah ! qu'est-ce que tu me dis là ?

DENISE.

Il était à dix pas de moi, caché derrière un pilier... il ne me  
quittait pas des yeux... Ah ! ma bonne tante, vous ne pouvez sa-  
voir tout ce que j'ai eu à souffrir pendant une heure entière...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Il est à Paris ; il était à l'église, et son oncle qui le croit en-  
core en Angleterre... Ah ! si Robert l'avait aperçu, grand dieu !

DENISE.

J'étais perdue !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Je ne m'étonne plus à présent si, au retour de la paroisse, je  
te trouvais le visage tout pâle.

DENISE.

J'ai cru un moment qu'il nous suivait ; je m'imaginai à  
chaque instant qu'il allait se présenter devant moi.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Qu'est-ce que tout cela va devenir, mon enfant ?.. Je tremble  
qu'il cherche à te voir, à te parler... tu comprends, ma fille ;  
v'là pourtant les suites d'une première imprudence.

DENISE.

Ah ! ne m'en parlez pas, ma tante, vos reproches me tue-  
raient.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Je n'en reviens pas encore ; nous suivre à la paroisse ; se pla-  
cer là, auprès de nous, pendant la cérémonie ; mais c'est donc  
un démon que cet homme là !

DENISE.

Air : *Ah ! laissez-moi mourir !* ( Du Pré aux Clercs. )

Je le vois à l'église,  
Les yeux fixés sur moi ;

Il contemple Denise  
Qui va donner sa foi ;  
Son cœur bat, il soupire ,  
Je ressens son tourment ;  
Ses yeux semblent me dire :  
Ne fais pas de serment. (bis.)

(Après ce couplet, on entend une musique bien vive en dehors, qui exécute une contredanse.)

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tiens, ma fille, entends-tu ? v'là qu'ils dansent, v'là le bal bien en train... Prends donc un air de circonstance... Robert va venir te chercher ; tu es pâle comme une morte... regarde-toi dans la glace.

DENISE.

Je ne suis plus jolie, ma tante... Que m'importe à présent ! je ne veux plaire à personne... J'étais si bien à ce bal... Vous en souvenez-vous ?.. C'est que j'étais si heureuse !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Allons, allons, éloignons tous ces souvenirs là.

FRANÇOIS, à l'œil-de-bœuf.

J'espère que me voilà dans un fameux secret.

PLUSIEURS VOIX, en dehors.

Où est donc la mariée ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Tais-toi, v'là notre monde qui te cherche.

FRANÇOIS, à part.

Oh ! v'là les autres, je ne risque rien de bien me cacher.

### SCENE XIII.

LES MÊMES, ROBERT, JULIE, PLUSIEURS JEUNES FILLES.

(Julie porte une bougie allumée qu'elle place sur la table.)

ROBERT.

Comment, Denise, tu ne viens pas danser ; la mariée, qui devrait donner l'exemple, n'est pas encore en place ! Qu'est-ce que vous faites donc là toutes les deux ?

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Écoutez, Robert ; Denise se sent fatiguée ; elle n'est pas dans son assiette ordinaire, c'te chère enfant ; si vous m'en croyez, vous ne la ferez pas danser.

LES JEUNES FILLES.

Tu ne peux pas danser?.. ah! c'est dommage!

DENISE.

Mes bonnes amies, je sens que j'ai besoin de repos.

ROBERT.

Eh bien! oui, repose-toi, j'y consens; et, comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, j'espère bien que demain tu prendras ta revanche, car je sais que tu aimes à danser.

#### SCENE XIV.

LES MÊMES, SAVIN, et TOUS LES INVITÉS.

SAVIN et TOUS LES HOMMES, se présentant à la porte; ils ont tous des bouts de la jarretière à leurs boutonnières.

La mariée! la mariée! il nous faut la mariée!

JULIE et LES JEUNES FILLES, s'opposant à leur passage.

On ne passe pas, on ne passe pas... Les hommes n'entrent pas ici.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Vous la verrez demain matin, la mariée.

ROBERT.

Retournez à la danse, mes amis, ma petite femme va prendre un peu de repos.

SAVIN.

Et tu restes là, toi?

ROBERT.

Moi, c'est différent.

JULIE.

M. Robert, vous ne pouvez pas rester non plus; il ne doit y avoir que des femmes ici.

ROBERT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

Dans un instant, je ne dis pas; vous pourrez revenir.

TOUS LES HOMMES.

Il faut l'emmener avec nous, il faut l'emmener avec nous.

(Ils prennent Robert et l'emmènent.)

ROBERT.

Je me laisse faire... mais sois tranquille, ma petite femme, je m'en vas bientôt revenir au poste.

(Robert et Savin sortent avec tous les hommes; Julie tire le verrou.)

SCÈNE XV.

M<sup>me</sup> RABILLOT, DENISE, JULIE, LES JEUNES FILLES et  
FRANÇOIS *dans le cabinet.*

FRANÇOIS, *à l'œil-de-bœuf.*

Me v'là pourtant scul avec des femmes, vous allez voir que  
je ne pourrai plus sortir de là.

JULIE, *d Denise.*

Maintenant, ma chère amie, nous allons, suivant l'usage,  
nous partager ton bouquet de fleurs d'orange.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Mesdemoiselles, le partage du bouquet me regarde; vous allez  
en avoir chacune votre part.

*(Ici Julie ôte le voile et le petit fichu de Denise, tandis que madame  
Rabillot s'occupe du bouquet.)*

DENISE.

Julie, promets-moi, demain matin, de venir de bonne  
heure frapper à cette porte. *(Elle montre la porte d'entrée.)*

JULIE.

De bonne heure?

DENISE.

Oui, au point du jour.

JULIE.

Au point du jour, y penses-tu? Je ne viendrai pas avant huit  
heures, je t'en préviens; et encore je suis bien sûre que ton  
mari ne me laissera pas entrer.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

T'as raison, Julie... Tenez, mesdemoiselles, v'là chacune  
votre fleur d'orange.

LES JEUNES FILLES, *mettant les fleurs à leurs côtés.)*

Merci, merci, madame Rabillot.

ROBERT, *frappant à la porte.*

Eh bien! puis-je entrer à présent?

JULIE.

Encore un instant, monsieur.

ROBERT, *frappant toujours.*

Ouvre-moi donc la porte, ma petite femme; ne me fais pas  
languir.

JULIE.

Ah! mon dieu, soyez tranquille, on ne vous l'enlèvera pas  
votre petite femme... Est-il impatient... l'est-il, hein?



CHŒUR DE JEUNES FILLES ET JULIE.

Air : *Travaillons, mesdemoiselles.* ( De la Fiancée.)

Voici donc l'instant suprême  
Où, pour prix de son ardeur,  
Auprès de celui qu'on aime  
On doit trouver le bonheur.

JULIE.

Adieu, chère Denise,  
Adieu jusques au jour ;  
Que le ciel favorise  
Tes vœux et ton amour !

TOUTES ENSEMBLE.

Adieu, chère Denise,  
Etc., etc.

(*A la fin du chœur, Julie va ouvrir la porte à Robert, en lui disant :*)

Entrez, monsieur.

SCENE XVI.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT.

Ah ! je respire !

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Nous allons vous souhaiter une bonne nuit.

JULIE.

C'est ça, nous allons vous laisser avec votre femme.

ROBERT.

Savin et les amis ne veulent pas se quitter... Ils restent là,  
dans la chambre à côté ; ça fait qu'ils seront tous transportés  
pour le lendemain de nos noces.

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Allons, allons, bonsoir, les époux.

TOUTES.

Adieu, chère Denise,  
Adieu jusques au jour ;  
Que le ciel favorise  
Tes vœux et ton amour !

(*Elles sortent avec madame Rabillot.*)

SCENE XVII.

DENISE, ROBERT, FRANÇOIS, *caché.*

FRANÇOIS, *à part.*

Comment, je vas donc passer la nuit ici, moi!..

ROBERT, *à part, regardant Denise.*

Voici le moment intéressant.

DENISE.

Robert, je me sens encore un peu souffrante.

ROBERT.

Ça se passera, mon adorée... il paraît que c'est comme ça le jour des noces... moi qui te parle, j'éprouve dans ce tête-à-tête nuptial un battement de cœur qui ressemble à je ne sais quoi... (*À lui-même.*) Ah! c'est que celle-là, ce n'est pas comme les autres... c'est ma femme celle-là, c'est ma femme!... (*se retournant.*) Nous ne sommes pourtant pas des enfants... prenons l'attitude de la chose, sans nous gêner le moins du monde...

DENISE, *s'asseyant.*

Robert!..

ROBERT, *lui prenant la main.*

Denise... tu trembles... pourquoi cet effroi?.. c'est moi... (*Se mettant à ses genoux.*) C'est ton Robert, qui t'aime, qui t'adore, qui a juré de te rendre heureuse... Ah! c'est que, vois-tu, cet amour là, tu peux y croire; il est sincère, il ne ressemble pas aux autres... car depuis que je te connais, j'ai bien quelques petits momens d'erreurs, quelques petites fredaines à me reprocher... mais tu me les pardones, n'est-ce pas?...

(*Il lui baise les mains.*)

DENISE.

Robert!..

ROBERT.

Oui, je lis dans tes yeux que tu me pardones... tu es à moi.. à moi seul... tu es ma petite femme, que je veux chérir et protéger... On ne peut plus me disputer ton cœur; il est mon bien, c'est ce que j'ai de plus cher au monde...

DENISE.

Mon ami...

ROBERT.

Ah! oui, ton ami, ton bien bon ami!.. Comme nous allons être heureux, ma Denise... que je suis fier de t'appartenir!.. je ne veux plus penser qu'à toi... (*Il l'embrasse.*)

DES VOIX, *en-dehors.*

Au feu! au feu!..

DENISE, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est?.. entends-tu?

ROBERT, *écoutant.*

On crie au feu!

PLUSIEURS VOIX *en dehors.*

Au feu! au feu!

ROBERT.

Oui, c'est le feu... je ne suis pas sourd.

FRANÇOIS, *à part, à l'œil de bœuf.*

Ah! mon dieu, v'là le feu à présent, et je ne puis pas sortir.

SAVIN, *parlant à la porte en dehors.*

Dis donc, Robert, c'est le feu; mais reste tranquille, nous sommes là, nous allons y voir.

ROBERT.

Le feu! mais où est-il?

SAVIN.

Deux hommes qui passaient sous la fenêtre viennent de nous dire qu'il avait pris au bout de la rue, à un troisième étage... Adieu, nous reviendrons quand il sera éteint.

ROBERT.

Au troisième étage! c'est du sérieux; attendez-moi, les amis.

DENISE.

Comment, tu veux y aller aussi?

VOIX *en dehors.*

Au feu! au feu!

ROBERT.

Ça nous connaît... ce sera l'affaire d'une seconde... Un pompier qui entend crier au feu et qui ne se rend pas à son devoir... il est perdu de réputation. *(Il met son casque.)*

DENISE.

Mais tes amis y vont, tu pourrais te dispenser...

ROBERT.

*Air : Patrie, honneur, etc.*

Si les secours n'arrivent pas à temps,  
Et si les bras manquent, ma chère amie,  
Peut-être, hélas! des femmes, des enfans,  
Trouv'ront la mort au milieu d' l'incendie.  
Des malheureux se montrer le sauveur,  
Un jour d'hymen, ça doit porter bonheur! *(bis.)*

*(Il ouvre la porte, et sort précipitamment.)*

SCENE XVIII.

DENISE, assise à gauche, FRANÇOIS, dans le cabinet, ensuite ARTHUR et WILLIAMS.

DENISE.

Il me quitte pour aller secourir des malheureux; Robert est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, un homme d'honneur... il m'aime, il se plaît à me le répéter, et moi...

*(Ici la porte de l'armoire à glace s'ouvre subitement; Arthur en sort avec Williams, qui, à un signe de son maître, entre dans la chambre à droite.)*

FRANÇOIS, à part.

Ah! bien, d'où sortent-ils donc, ceux-là?

DENISE.

Arthur! Arthur! pourquoi vous ai-je connu?

ARTHUR.

Arthur! il est à vos pieds.

DENISE, se levant.

Grand dieu! vous ici, monsieur! par où êtes-vous entré?

ARTHUR.

Je vous vois, je suis près de vous; ah! je suis le plus heureux des hommes!

DENISE.

De grâce, monsieur, ayez pitié de moi, vous savez que je ne m'appartiens plus.

ARTHUR.

Oh! vous m'appartenez à moi, par les liens les plus sacrés, par l'amour, par la raison qui ne veut pas que vous soyez sacrifiée.

DENISE.

Taisez-vous, je vous en conjure, et quittez ces lieux sur-le-champ.

ARTHUR.

Je ne les quitterai qu'avec vous; nous ayons éloigné Robert en employant la ruse.

DENISE.

Ciel!.. c'est vous...

ARTHUR.

Tout le monde ignore cette issue. *(Il montre l'armoire.)* c'est par là que nous partons. Venez, Denise, suivez-moi... une chaise de poste nous attend : vous rendre heureuse et vous offrir un sort que vous méritez si bien, voilà tout mon desir, le seul but auquel j'aspire.

DENISE.

Je ne veux plus vous entendre... partez, monsieur, partez, mon mari va revenir... ayez pitié d'une malheureuse femme qui se reprochera toujours le tort de vous avoir écouté... (*Avec délire.*) de vous avoir aimé, et songez que je ne puis plus maintenant penser à vous, que je serais criminelle si je ne vous étais pas tout espoir... Éloignez-vous, ou je vais vous céder la place.

ARTHUR.

Denise, vous me demandez l'impossible.

DENISE.

Grand dieu! (*Bruit de voix dans la chambre à côté.*) Ah! on vient!.. (*Allant voir.*) Ciel! c'est Robert... je suis perdue!

(*Elle tombe évanouie; Arthur la reçoit dans ses bras.*)

ARTHUR.

Vous êtes sauvée!.. (*appelant.*) Williams!

WILLIAMS, paraissant.

Me voici, mylord.

ARTHUR.

Dépêchons!

(*Williams aide son maître à emporter Denise; cela doit s'exécuter très vivement: l'armoire à glace se referme sur eux.*)

## SCENE XIX.

FRANÇOIS, sortant du cabinet; ensuite ROBERT, SAVIN.

FRANÇOIS.

L'action de ces Anglais est infâme!.. enlever une femme le jour de son mariage, et me prendre mon vin! car je n'en puis plus douter, c'est par là qu'il est passé.

ROBERT, entrant avec Savin.

Qu'est-ce qui a donc pu les décider à nous faire aller comme ça?.. Ah! si j'en tenais un...

FRANÇOIS, essoufflé.

C'était une frime pour vous faire sortir de chez vous.

ROBERT.

François ici!

FRANÇOIS.

Oui, et c'est bien heureux! je serai votre bon auge.

ROBERT.

Où est Denise?

FRANÇOIS.

Monsieur Savin, allez vite vous mettre en sentinelle à la porte de la rue.

ROBERT.

Que veux-tu dire ?

FRANÇOIS.

Je veux vous faire aller au secours de votre femme ; on vient de l'enlever, j'ai tout vu.

ROBERT et SAVIN.

L'enlever !

FRANÇOIS.

Et vous, enfoncez cette armoire ; elle cache une porte secrète... c'est une sortie, c'est par là qu'ils viennent de l'emporter.

ROBERT.

Que dis-tu là ?.—Savin, descends bien vite...—(à François.) Tu ne me trompes pas... (il prend son sabre et cherche à ouvrir l'armoire.) songe que si tu me trompais... (appelant.) Denise ! Denise !

FRANÇOIS.

Enfoncez encore !

ROBERT.

Trahison!.. Denise!.. (il frappe un dernier coup, l'armoire s'ouvre.) Ah ! malheur ! cent fois malheur au misérable!..

( Il entre. )

FRANÇOIS.

Ils ne sont peut-être pas encore partis.

## SCENE XX.

FRANÇOIS, M<sup>me</sup> RABILLOT, JULIE, TOUS LES INVITÉS DE LA NOCE.

M<sup>me</sup> RABILLOT, *accourant.*

Que vient de me dire M. Savin ! Denise, ma nièce, la vertu même, qui fait assembler tout le quartier !

FRANÇOIS.

C'est par là qu'ils l'ont enlevée.

( Les femmes se précipitent vers l'armoire ; dans ce moment on entend Denise jeter un grand cri en dehors. )

TOUTES LES FEMMES.

Ah ! mon dieu ! *(Elles reculent effrayées.)*

FRANÇOIS.

Est-ce que j'aurais causé un accident ?

### SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ROBERT dans le délire du malheur.

*(Il laisse tomber son sabre en entrant.)*

ROBERT.

Sauvez-la.. sauvez-la...

M<sup>me</sup> RABILLOT.

Malheureux ! qu'as-tu donc fait ?

ROBERT.

Une horrible action... j'ai voulu frapper son ravisseur... Denise... Denise s'est placée devant lui... *(Cri de toutes les femmes. — Après une pause.)* Ma Denise ! je l'ai frappée... horreur ! malédiction sur ma vie... la honte, l'exil.., adieu... adieu!..

*(Musique.)*

*(Savin apporte Denise qui a encore sa toilette de mariée, tout le monde l'entoure. Moment de silence.)*

ROBERT, sur le devant de la scène, regardant le lit où Denise est placée.)

Denise!... Denise!... elle ne m'entend plus...

*(Ses larmes lui étouffent la voix.)*

M<sup>me</sup> RABILLOT, près du lit, en pleurant.

Ma pauvre nièce ! est-il possible ! le jour de son mariage!..

SAVIN, consterné.

Malheureuse Denise !

DENISE, d'une voix faible.

Grâce!.. grâce pour Robert!.. ah!.. je meurs!..

*(On se presse autour d'elle ; Robert tombe aux pieds du lit ; bruit d'instrumens d'orchestre. Le rideau baisse sur un tableau de douleur.)*

FIN.